

T. Derbent

# Lénine et la guerre

[contribution au 100e anniversaire de la Conférence de Zimmerwald]

## Sommaire

### Introduction : Lénine et Clausewitz

### Première partie : La théorie des guerres

- 1.1. La guerre comme instrument politique
- 1.2. Guerre et antagonisme
- 1.3. La guerre comme objet historique
- 1.4. La montée aux extrêmes et la trinité clausewitzienne
- 1.5. Lénine et quelques autres aspects de la pensée clausewitzienne

### 2e partie : Guerre impérialiste, guerre de libération

- 2.1. Le caractère de classe de la guerre
- 2.2. Le sujet politique de la guerre
- 2.3. Guerre juste, guerre injuste,
- 2.4. guerre de libération nationale

### 3e partie : Guerre et révolution

- 3.1. Guerre et révolution
- 3.2. *Le Chemin du pouvoir* de Kautsky
- 3.3. La transformation de la guerre impérialiste en guerre civile

### 4e partie : La guerre révolutionnaire

- 4.1. L'insurrection
- 4.2. La guerre des partisans
- 4.3. Lénine chef de guerre
- 4.4. L'attaque et la défense
- 4.5. Une "militarisation" du marxisme?

## Introduction : Lénine et Clausewitz

Les quelques travaux que j'ai commis sur les rapports entre Clausewitz, ce théoricien de la guerre contemporain de Napoléon, et les doctrines militaires révolutionnaires m'ont valu cette invitation à vous entretenir des rapports entre Lénine et la guerre. Le lien entre les théories exposées par Clausewitz dans *Vom Kriege* et les choix de Lénine me serviront de fil conducteur. On pourra voir en ce choix le travers d'un monomane, mais je préfère y voir un angle d'attaque légitime et productif, tant l'influence du premier sur le second a été importante.

Une anecdote donne idée de cette importance. Lorsque trois mois avant la Révolution d'Octobre, à la suite de manifestations insurrectionnelles à Pétrograd, le Gouvernement Provisoire de Kerenski lança un mandat d'arrêt contre Lénine, celui-ci quitta la capitale et franchit clandestinement la frontière finlandaise en n'emportant qu'un maigre bagage et deux livres : *La guerre civile en France* de Karl Marx et *Vom Kriege* de Clausewitz. L'influence de Clausewitz sur le marxisme-léninisme commence avec la lecture d'Engels, s'approfondit avec celle de Mehring, et devient déterminante à travers celle qu'en fit Lénine.

Tout semble séparer le militaire prussien, patriote et monarchiste, du révolutionnaire professionnel russe. Mais une profonde affinité de pensée les unit : une pensée dialectique, méthodique, caustique, créative, fondée sur une solide culture philosophique. Lénine allait directement percevoir l'originalité et la richesse de la pensée de Clausewitz, alors méconnue, déformée et appauvrie par une caste militaire qui, tant en France qu'en Allemagne, allait dans la première guerre mondiale faire tomber l'art de la guerre à son plus médiocre niveau. Et si Clausewitz a été important pour Lénine, Lénine a été important pour Clausewitz en ce qu'il fut le premier homme d'État qui ait fait valoir sa pensée dans le domaine de l'action politique.

La pensée de Clausewitz constitue, dans son domaine, l'équivalent de ce que fut la pensée de Hegel dans le domaine philosophique, ou celle d'Adam Smith dans le domaine économique : une source constitutive du marxisme-léninisme. Il a fallu attendre les écrits militaires de Mao Zedong, lui-même grand lecteur de Clausewitz<sup>1</sup>, pour que soit théorisée de manière complète et cohérente une politique militaire révolutionnaire ; ni Marx, ni Engels, ni Lénine, ni Staline n'ont entrepris l'ouvrage qui aurait dépassé *De la guerre*, comme *Le Capital* a dépassé *La Richesse des Nations*.

La question de savoir si ce sont les écrits de Mehring qui ont amené Lénine à lire Clausewitz est encore ouverte<sup>2</sup>. Ce qui est certain, c'est que Lénine a lu les écrits dans lesquels Mehring vante la pensée de Clausewitz, avant d'en entreprendre la lecture de *Vom Kriege* à la bibliothèque de Berne, lors de son second exil<sup>3</sup>, entre l'automne 1914 et le printemps 1915. Il en recopia dans son cahier de note de larges extraits (en allemand) accompagnés de quelques remarques (en russe), extraits qui, détail révélateur, se font de plus en plus nombreux et de plus en plus larges au fur et à mesure qu'il avance dans sa lecture.

---

<sup>1</sup> Cf. Zhang Yuan-Lin : *Mao Zedong und Carl von Clausewitz : Theorien des Krieges, Beziehung, Darstellung und Vergleich. Inauguraldissertation zur Erlangung des akademischen Grades eines Doktors der Philosophie der Universität Mannheim*. Mannheim, 1995.

<sup>2</sup> Schössler annonce cette influence comme probable dès les articles de Mehring de 1904 sur la guerre russo-japonaise. Dietmar Schössler : *Clausewitz – Engels – Mahan : Grundriss einer Ideengeschichte militärischen Denkens*, LIT Verlag, Berlin, 2009, pages 388 et 393.

<sup>3</sup> Cet exil suivait la vague de répression consécutive à la défaite de la Révolution de 1905. Lénine s'était rendu dans la Galicie alors autrichienne mais l'avait dû quitter suite à la déclaration de guerre l'été 1914.

## Première partie : La théorie des guerres

### 1.1. La guerre comme instrument politique

La première thèse de Clausewitz dont Lénine prend note est la formule, fameuse entre toutes, de la guerre comme « *continuation de la politique par d'autres moyens.* » Il la relève dans la *Note de 1827 sur l'état du manuscrit*<sup>4</sup>, avant de recopier intégralement le §24 du chapitre premier du livre premier<sup>5</sup>. Et quand Clausewitz aborde une nouvelle fois la question au chapitre 6 B du Livre VIII, Lénine en transcrit de très larges extraits et note dans la marge : « *chapitre le plus important* »<sup>6</sup>.

De quelle politique la guerre est-elle la continuation ? De la politique-objet, d'abord, (en anglais : *politics*), à savoir l'ensemble des facteurs historiques, sociaux, économiques, techniques, culturels, idéologiques qui constitue les conditions sociales de la guerre, qui en fait un produit socio-historique<sup>7</sup>. De la politique-sujet, ensuite, (en anglais : *policy*), à savoir l'action politique, la "conduite des affaires" inspirée par des motifs et guidée par une fin, et en ce sens, le concept clausewitzien de "continuation" suppose :

1° La spécificité de la guerre, savoir l'usage de la force armée, qui crée une situation particulière régie par des lois spécifiques.

2° L'inclusion de la guerre dans un tout qui est la politique. La guerre n'est qu'un des moyens de faire de la politique<sup>8</sup>.

3° Une relation complexe du but *dans* la guerre (*Ziel* - la destruction de l'armée ennemie, la prise de la capitale ou d'une province) et du but *de* la guerre (*Zweck* - la nouvelle situation créée à la fin de la guerre : conquête d'une province, installation d'un nouveau régime, annexion du pays ennemi).

Si on sépare la guerre de la politique, remarque Clausewitz, elle ne serait qu'une manifestation de haine entre deux peuples. Or, les guerres ne peuvent se réduire à une simple hostilité, à une lutte à mort jetant aveuglément deux peuples l'un contre l'autre : comme le résume Lénine dans une annotation marginale : la guerre est une partie d'un tout, et ce tout est la politique. C'est en établissant ce rapport que Clausewitz fait de la guerre un objet théorique<sup>9</sup>. Toutes les guerres deviennent à cette lumière des phénomènes de même nature.

### 1.2. Guerre et antagonisme

Un lieu commun du discours contre-révolutionnaire, de gauche ou de droite, réduit ceux qui usent de violence à ce seul usage. On en trouve une forme savante dans l'affirmation que chez Lénine la politique est la continuation de la guerre. Ce procès a été fait à Lénine, au marxisme et à l'URSS en tant qu'État. On en trouve une vigoureuse formulation chez J. F. C. Fuller, parfois qualifié de "plus grand penseur militaire du 20e

<sup>4</sup> *De la guerre*, Éditions Gérard Lebovici, Paris, 1989, page 21, *Notes de Lénine sur Clausewitz*, in T. Derbent : Clausewitz et la guerre populaire, Aden, Bruxelles, 2004, page 132.

<sup>5</sup> *De la guerre*, op. cit., page 51, *Notes de Lénine sur Clausewitz*, op. cit., pages 132-133.

<sup>6</sup> C'est dans ce chapitre que se trouve le fameux passage: « *Tout le monde sait que la guerre est l'une des conséquences des relations politiques entre les gouvernements et les peuples, mais généralement on s'imagine que ces relations cessent par le fait même de la guerre et qu'il s'établit aussitôt un état de choses différent régi par des lois particulières. Nous affirmons, au contraire, que la guerre n'est que la continuation du commerce politique par le recours à d'autres moyens.* » *De la guerre*, op. cit., page 854 ; *Notes de Lénine sur Clausewitz*, op. cit. page 158.

<sup>7</sup> « *la guerre naît et reçoit sa forme des idées, des sentiments et des rapports qui prédominent dans la conjoncture du moment.* » *De la guerre*, op. cit., page 820.

<sup>8</sup> « *la guerre n'est qu'une partie du commerce politique et n'est pas conséquent pas une grandeur indépendante.* » *De la guerre*, op. cit., page 855.

<sup>9</sup> Plus tard, la guerre deviendra objet théorique par l'intercession d'autres rapports: Bouthoul et Feund baseront leur polémologie sur une certaine anthropologie.

siècle", qui écrivait (en 1961!) que « *La politique soviétique, tant intérieure qu'extérieure, est analogue à celle des tribus primitives (...) Pour l'homme de la tribu comme pour le révolutionnaire, "détruire ou être détruit", telle est la devise du gouvernement, et, comme dans le monde animal, il n'y a pas de distinction entre la paix et la guerre.* »<sup>10</sup>

Cette appréciation se décline en de nombreuses versions, dont une des plus décentes est celle de Jean-Vincent Holeindre : « *La politique [de Lénine] est pensée à partir de la lutte des classes, qui a nécessairement un caractère violent, et dans l'horizon de la paix qui sera instaurée grâce à la réalisation de l'idée communiste. C'est ici que la Formule de Clausewitz se trouve renversée : aux yeux de Lénine, la violence précède et institue le politique. Dans la théorie léniniste, la violence doit être conçue et mise en œuvre par le parti d'avant-garde. La politique n'a pas vocation à domestiquer la violence, mais à l'organiser dans le moment révolutionnaire dans le but d'y mettre fin une fois pour toutes, dès que les objectifs de la révolution seront réalisés* »<sup>11</sup>. Considérer que la politique a pour vocation la domestication de la violence est une vision hobbesienne, libérale, étrangère non seulement à Lénine mais à Clausewitz, Machiavel et bien d'autres, pour qui la guerre n'est pas la faillite de la politique mais une de ses manifestations.

La conception marxiste-léniniste de l'histoire est fondée sur la contradiction, qui peut prendre le caractère de l'antagonisme social - que l'on pense à l'incipit du *Manifeste du parti communiste* : « *L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte.* »<sup>12</sup>

Vous autres germanophones ignorez le problème, mais en français, nous sommes depuis longtemps confrontés à une erreur récurrente de traduction qui, a contrario, révèle la relative complexité de la question. La traduction française classique traduit *Kampf* par "guerre" (*Krieg*) au lieu de le traduire par "lutte" ou par "combat". Cette erreur fausse gravement le sens, car l'antagonisme n'est pas la belligérance, d'autant que cette lutte est « *tantôt ouverte, tantôt dissimulée* » - précision essentielle, qui ne signifie pas que les agents historiques dissimulent leurs intentions, mais que l'antagonisme est parfois dissimulé à leurs propres yeux.

En outre, pour le marxisme-léninisme, le champ de la politique est plus large que celui de la lutte entre classes antagonistes. Si les sociétés sont traversées de contradictions de classe déterminant les bouleversements historiques, elles sont aussi traversées d'innombrables conflits d'intérêts entre peuples, nations, classes, couches sociales particulières, factions de classe, etc. Ces conflits d'intérêts n'impliquent pas tous une logique de guerre, - d'abord parce qu'ils peuvent être contrebalancés par une communauté d'intérêts supérieurs, ensuite parce que la guerre est coûteuse et son résultat est incertain : le jeu de la guerre peut sembler n'en pas valoir la chandelle. Dans la lutte entre la bourgeoisie et l'aristocratie en Angleterre, l'épisode guerrier de Cromwell fut mineur au regard de la conversion d'une large part de l'aristocratie anglaise aux délices du capitalisme. Aujourd'hui, les USA et la Chine connaissent de nombreux conflits d'intérêts commandant des actes inamicaux de divers types (espionnage, désinformation, taxation ou limitation des importations, etc.) ; mais les USA et la Chine sont fondamentalement en paix. En politique, la paix n'est pas l'exception. La paix ne suppose pas l'absence de contradictions, elle est l'état dans lequel la violence armée n'est pas retenue comme instrument de règlement des conflits d'intérêts.

---

<sup>10</sup> Major Général John Frederick Charles Fuller, *La conduire de la guerre (1789-1961) Étude des répercussions de la révolution française, de la révolution industrielle et de la révolution russe sur la guerre et la conduite de la guerre*, Payot, Paris, 1963, page 188.

<sup>11</sup> Jean-Vincent Holeindre : *Violence, guerre et politique – Études sur le retournement de la "Formule" de Clausewitz*, in *Res militaris*, vol. 1, n°3, été 2011, article disponible sur le net.

<sup>12</sup> Marx-Engels, *Œuvres choisies*, Éditions du Progrès, Moscou, 1976, tome 1, pages 111-112.

Dans le cas des contradictions opposant les classes antagoniques, un certain rapport de guerre subsiste, même ténu, en période de paix. D'abord parce que les épisodes violents du passé restent présents dans les phases pacifiques (ainsi le poids mémoriel de la Commune de Paris). Ensuite parce que certaines forces politiques ayant une haute conscience de classe, sans illusion sur la collaboration de classes aux intérêts antagoniques, convaincues de l'inéluctabilité de l'affrontement, posent des actes de guerre dans des phases pacifiques comme préparation/anticipation des phases de guerre<sup>13</sup>.

La notion de période de paix entre classes antagonistes ramène à la manière dont le *Manifeste* parlait d'une lutte tantôt dissimulée, tantôt ouverte. Lorsque le pouvoir d'une classe est bien assuré, ses dispositifs de coercition ne s'emploient qu'exceptionnellement. Sa toute-puissance idéologique parvient sinon à empêcher toute expression des intérêts spécifiques de la classe dominée, du moins à les maintenir en-deçà de l'antagonisme. A ce stade, la plus grande partie de la classe dominée ne se perçoit pas comme telle, mais dilue ou fractionne son identité en fonction d'autres clivages (nationaux, ethniques, religieux). Dans ces périodes, faute d'ennemi déclaré et illusionnée par ses propres catégories idéologiques, la classe dominante se perçoit souvent elle-même comme simple partie d'une communauté nationale ou religieuse. Ce n'est pas une situation de guerre masquée, c'est une situation de paix entre les classes, qui perdure jusqu'à ce que les agents historiques, objectifs (guerre, crise économique) et subjectifs (action politique), transforment la classe en soi en classe pour soi.

Pour Lénine, les stratégies pacifiques sont illusions pacifistes, et seule la révolution peut trancher le nœud des contradictions sociales. La lutte des classes est appelée à se transformer en guerre des classes par le passage d'une accumulation de changements quantitatifs (plus de conscience de classe, plus d'organisation, plus de théorie et de pratique révolutionnaires) à un changement qualitatif (le passage de la lutte pacifique à la lutte armée) : « *Le marxisme se tient sur le terrain de la lutte de classes, et non de la paix sociale. Dans certaines périodes de crises aiguës, économiques et politiques, la lutte de classes aboutit dans son développement à une véritable guerre civile, c'est-à-dire à une lutte armée entre deux parties de la population.* »<sup>14</sup>

Le prolétariat se constitue en classe pour soi par des luttes partielles, par un effort d'organisation et de conscientisation, - et cela n'en fait pas encore un belligérant. La conscience d'une contradiction radicale entre les intérêts de classe n'induit pas forcément la conviction de la nécessité de la guerre. L'idée que le parlement ou l'État soient au-dessus des classes, ou du moins qu'ils puissent être utilisés pour transformer la société, induira une politique pacifique. La guerre est coûteuse et hasardeuse, elle heurte des valeurs morales anciennes : il est inévitable que les stratégies non-violentes soient privilégiées tant qu'elles paraissent pouvoir aboutir. De plus, le processus qui mène de la classe en soi à la classe pour soi, puis de la lutte de classe à la guerre de classe, n'est pas linéaire. Il connaît de brusques progrès et d'aussi brusques reculs. Voilà pourquoi Lénine critiquait l'action armée des *narodnikis* quand la politique prolétarienne commandait selon lui un travail de conscientisation et d'organisation qui avait une dimension antagonique (grèves, etc.), mais qui ne nécessitait pas encore la violence armée.

---

<sup>13</sup> Ainsi en Italie, dans le cadre d'une lutte de classe intense à la fin des années '60 et au début des années '70, les Brigades Rouges menaient la propagande armée dans l'intention d'amener les masses à la révolution armée, tandis que la P2, dans l'autre camp, suscitait des attentats-massacres pour provoquer la loi martiale.

<sup>14</sup> Lénine : *Sur la guerre des partisans*, in *Œuvres complètes*, tome 11, Paris-Moscou, 1966, page 222.

### 1.3. La guerre comme objet historique

Dans le chapitre 3 B du Livre VIII, Lénine retranscrit les passages traitant des transformations de la guerre en fonction des changements historiques, particulièrement ceux induits par la Révolution française. Selon Clausewitz, ce n'est pas dans les idées nouvelles et dans les procédés nouveaux que la Révolution française introduisit dans l'art de la guerre qu'il faut rechercher les causes des prodiges que ses armées accomplirent, mais bien dans le nouvel état social et son caractère national.

Seul un pouvoir débarrassé de tous les droits spéciaux, privilèges, barrières intérieures, monopoles et particularismes qui caractérisaient l'Ancien Régime pouvait mettre sur pied une véritable mobilisation nationale et une véritable économie de guerre. Toutes les ressources de la France furent mobilisées au service de la guerre, et la puissance qui en résulta dépassait de loin celle, cumulée, des armées dynastiques qui lui étaient opposées. A la différence des armées des Princes, armées mercenaires, formées de vagabonds en rupture de bancs dressés par le drill et menés à la baguette, l'armée française était une armée nationale et citoyenne, dont le recrutement et la promotion du cadre se faisait au mérite, et non à la naissance.

Avec les armées de la Révolution (dont hérita Napoléon), la guerre avait subi d'importants changements et changea de forme, non que le gouvernement français se fût émancipé des contraintes de la politique, mais parce que la Révolution avait changé les bases mêmes de la politique, et avait éveillé des forces et révélé des moyens qui permettaient d'augmenter l'énergie de la guerre et de la diriger par d'autres voies. Les changements introduits dans l'art militaire furent la conséquence de ceux qui s'étaient produits dans la politique.

Dans le chapitre intitulé *De la grandeur du but et des efforts*, Clausewitz revient sur les changements historiques dans le caractère des guerres (hordes tartares, petites républiques de l'antiquité. Rome ; vassaux du moyen-âge ; fin des XVIIe et XVIIIe siècles) :

Bref, alors que le peuple avait tout été dans les expéditions des Tartares et que les citoyens possédants, si ce n'est le peuple lui-même, avaient pris une si grande part à la direction des affaires dans les anciennes républiques et au Moyen Age, au XVIIIe siècle la nation ne pouvait exercer d'influence sur la guerre qu'indirectement par les qualités ou par les défauts de son caractère. La Révolution française transforma tout cela (...) [c'était] la nation elle-même qui pesait de tout son poids dans le plateau de la balance. (...) C'est ainsi que depuis Bonaparte, chez les Français d'abord puis partout en Europe, la guerre devint un intérêt national et, changeant de nature ou pour mieux dire revenant à sa vraie nature, se rapprocha beaucoup de son concept absolu. Les moyens à y mettre en œuvre n'eurent plus désormais de limites déterminées et ne dépendirent plus que de l'énergie et de l'enthousiasme des gouvernements et des peuples. (...) Délivrée de toute entrave de convention par la participation du peuple à ce grand intérêt des États, la guerre revêtit enfin sa forme naturelle et se montra dans toute sa force, phénomène qu'il convient d'attribuer en partie aux changements intérieurs que la Révolution française introduisit dans les nations et en partie aux dangers dont le peuple français menaçait les autres peuples. (...) Quant à savoir si les guerres de l'avenir, mettant ainsi en jeu les plus grands intérêts des nations, seront toutes dorénavant conduites avec la puissance entière des États ou si peu à peu les gouvernements et les peuples ne sépareront pas de nouveau leurs intérêts, nous n'avons pas la prétention de trancher cette question : (...) [Notre but] : montrer que, soumise à chaque époque à des conditions différentes, la guerre a pris chaque fois une forme et un caractère particuliers et que, par conséquent, à chaque époque correspond une théorie de guerre spécifique, quels que soient d'ailleurs les principes philosophiques sur lesquels on ait partout, tôt ou tard, cherché à la faire reposer. On ne peut donc juger les événements militaires d'une époque et apprécier la valeur de ses généraux qu'en ayant chaque fois égard aux principaux rapports et au caractère de cette époque.<sup>15</sup>

Lénine recopie ce passage, le qualifie d'important et résume : « A chaque époque – ses guerres. » Il en sera ainsi des guerres révolutionnaires.

<sup>15</sup> *De la guerre*, op. cit., page 832-837, *Notes de Lénine sur Clausewitz*, op. cit., pages 154-155.

## 1.4. La montée aux extrêmes et la trinité clausewitzienne

Lénine marque également son intérêt pour l'analyse de la cause politique de l'ascension aux extrêmes ou de la désescalade, puisque des motifs et des tensions faibles éloignent la guerre de son modèle "idéal", "abstrait", la guerre absolue, le déchaînement sans limite des violence visant à réduire l'ennemi à merci.

Lorsqu'il envisage les différences de nature des guerres, Clausewitz développe une réflexion remarquablement dialectique que Lénine recopiera soigneusement : « *Plus les motifs qui portent à la guerre ont d'ampleur et de puissance, plus la situation politique qui la précède est tendue, plus l'existence des peuples qui y prennent part s'y trouve engagée, et plus la guerre elle-même se rapproche de sa forme abstraite, vise au renversement de l'adversaire, et semble se soustraire à l'autorité de la politique pour ne suivre que ses propres lois. Mais, par contre, plus les motifs qui président à la guerre et les tensions qui la précèdent sont faibles, et plus le but politique s'écarte du déchaînement de violence inhérent à la guerre, de sorte que, obligée de dévier elle-même de la direction qui lui est naturelle pour se conformer à celle qu'on lui impose, celle-ci perd de plus en plus son caractère propre et en arrive enfin à ne sembler être exclusivement qu'un instrument de la politique.* »<sup>16</sup>

Ainsi, même lorsque les apparences présentent l'image d'une guerre absurde et aveugle, puisant en elle-même les raisons de sa montée aux extrêmes, jetant les uns contre les autres des peuples déchaînés, la politique reste le déterminant de la guerre — elle est même plus déterminante que jamais. C'est lorsque la guerre se laisse modérer par le pouvoir politique qu'elle trahit la faiblesse de ses enjeux et déterminants politiques. Et Lénine de synthétiser : « *L'apparence n'est pas encore réalité. La guerre paraît d'autant plus "guerrière" qu'elle est plus profondément politique ; d'autant plus "politique" qu'elle paraît moins profondément politique.* »

Lénine avait pu juger, lors de l'écrasement de la révolution de 1905 et de la répression qui s'ensuivit, la valeur des leçons de Marx sur la Commune de Paris. Ces leçons, exposées dans *La guerre civile en France*, se résument ainsi : centralisation, initiative et usage de la force. Pourtant, ce n'est que progressivement, à la mesure de la montée des périls, que les bolcheviques se sont donné les moyens de la guerre civile : la mise en place de la Tchéka est improvisée et elle ne joue un vrai rôle qu'après l'assassinat du dirigeant bolchevique Volodarski. La peine de mort elle-même, mesure terroriste par excellence, n'est établie qu'au printemps 1918. Mais malgré ces hésitations et improvisations, les bolcheviques ont pu assumer "l'ascension aux extrêmes" de la violence, et ainsi sauver la révolution des dangers qui la terrassèrent en Finlande, en Pologne, en Hongrie et en Allemagne.

Selon Clausewitz (et Lénine recopie également ce passage), les guerres sont aussi différentes que les motifs qui les font entreprendre et les rapports politiques qui les précèdent. La guerre est un véritable caméléon non seulement en raison de ces différences, mais aussi par les combinaisons des facteurs, tendances et phénomènes qui lui sont propres, et que Clausewitz présente sous forme d'une trinité : le sentiment de haine et d'hostilité (qui anime les peuples), le jeu des probabilités (que doit démêler le général en chef) et les objectifs rationnels (dont est juge le gouvernement).

---

<sup>16</sup> *De la guerre*, op. cit., pages 51-52, *Notes de Lénine sur Clausewitz*, op. cit., page 134.

## 1.5. Lénine et quelques autres aspects de la pensée clausewitzienne

Lisant et annotant Clausewitz, Lénine s'attarde aussi sur le rôle de la population dans la guerre<sup>17</sup>, sur celui de l'état-major<sup>18</sup>, sur la critique de la doctrine des positions-clés (la position clé du territoire ennemi, dit Clausewitz, c'est son armée — et Lénine de noter dans la marge : « *spirituel et intelligent !* »), la conduite et le caractère d'une armée régulière, sur le concept de « bataille décisive », les avantages de la défensive, l'étroitesse de vue des états-major, etc.

Il s'attarde sur la question du courage (celle du combattant face aux dangers physiques et celle du chef de guerre face aux responsabilités) et sur les digressions de Clausewitz relatives à la légitimité de l'activité théorique, à la dialectique entre le particulier et le général qui doit la caractériser.

Les notes de Lénine sur Clausewitz révèlent un intérêt particulier sur les thèses relatives à la "vertu guerrière", ces qualités qui sont propres à une armée régulière trempée par la victoire et par la défaite. En fait, Clausewitz théorise la "vertu militaire" des troupes réglées pour la distinguer des qualités guerrières du peuple en arme, pour examiner leurs mérites respectifs, les situations dans lesquelles l'une et l'autre trouvent à le mieux s'employer, etc.

Dans la mesure où l'on n'a jamais le libre choix des modalités de l'affrontement, certaines conditions exigent que les forces de la révolution se donnent les moyens propres à la "vertu guerrière", car les qualités propres du peuple en arme (enthousiasme, combativité, créativité) ne peuvent répondre à tous les problèmes. C'est Lénine qui le premier, dans la pensée militaire prolétarienne, a compris que l'armement des masses pourrait être, dans certaines conditions, insuffisant et que la révolution pourrait devoir se doter d'une armée permanente. C'était aller à l'encontre de beaucoup de préjugés issus de la tradition antimilitariste du mouvement ouvrier, et c'était anticiper les difficultés d'un pouvoir populaire confronté à une guerre classique (Russie 1918-21, Espagne 1936, etc.).

## 2e partie : Guerre impérialiste, guerre de libération

### 2.1. Le caractère de classe de la guerre

Clausewitz, évoquant le nouveau caractère de la guerre apporté par la France révolutionnaire, écrit que « *tous les citoyens prenant ainsi part à la guerre [c'était] la nation elle-même qui pesait de tout son poids dans le plateau de la balance* »<sup>19</sup>. Selon Lénine, qui introduit ici l'analyse de classe, il s'agit en fait de la guerre « *de la bourgeoisie française et peut-être de toute la bourgeoisie* » — même si les guerres de la Révolution et de l'Empire pouvaient avoir un certain caractère national dans la mesure où elles exprimaient aussi la lutte des masses populaires contre l'absolutisme, l'oppression nationale et la féodalité.

Dans ce même chapitre, Clausewitz expose que si « *tout le monde sait que la guerre est l'une des conséquences des relations politiques entre les gouvernements et les peuples, on s'imagine généralement que*

---

<sup>17</sup> « *En s'ajoutant à la masse d'un fleuve, une goutte d'eau n'en change pas le volume, mais qu'il survienne une pluie générale et le niveau du fleuve s'élève aussitôt. Il en est de même de l'influence collective qu'exercent la bonne ou la mauvaise volonté et la participation morale de la population d'un théâtre de guerre sur les événements militaires qui se déroulent sur le territoire qu'elle habite.* » *De la guerre*, op. cit., page 500.

<sup>18</sup> Lénine s'attarde également sur cette réflexion de Clausewitz, figurant dans le chapitre 30 du Livre VI selon laquelle l'état-major tend à surévaluer les questions qui relèvent directement de lui (ainsi la topographie du théâtre de guerre) et que, l'histoire militaire étant écrite par l'état-major, ce sont ces aspects qui sont généralement mis en avant aux dépens d'autres non moins importants.

<sup>19</sup> *De la guerre*, op. cit., pages 835.

*ces relations cessent par le fait même de la guerre et qu'il s'établit aussitôt un état de choses différent régi par des lois particulières.* »<sup>20</sup>

Loin de cesser avec la guerre, la politique s'y poursuit et la détermine. C'est sur cette base que Lénine pourra attaquer les Kautsky et autres Plékhanov qui dénonçaient les visées impérialistes de leur gouvernement en temps de paix, mais qui participaient à l'Union sacrée en temps de guerre. Dès mai-juin 1915, dans sa brochure dirigée contre les têtes de file du social-chauvinisme, Lénine utilise sa toute récente lecture de Clausewitz :

sous prétexte de tenir compte de la situation concrète, il importe, selon lui [Plékhanov], de découvrir avant tout l'instigateur et d'en faire justice en renvoyant tous les autres problèmes jusqu'au jour où la situation aura changé. (...) Plékhanov cueille une citation dans la presse social-démocrate allemande ; les Allemands, eux-mêmes, dit-il, reconnaissent avant la guerre que l'Autriche et l'Allemagne étaient les instigateurs, — et pour lui la discussion est close. Plékhanov passe sous silence le fait que les socialistes russes ont maintes fois dénoncé les plans de conquête du tsarisme au sujet de la Galicie, de l'Arménie, etc. On ne voit pas chez lui la moindre tentative d'aborder l'histoire économique et diplomatique ne serait-ce que des trente dernières années ; or, cette histoire montre de façon irréfutable que c'est précisément la mainmise sur les colonies, le pillage des terres d'autrui, l'évincement et la ruine d'un concurrent plus heureux qui ont été le pivot central de la politique des deux groupes de puissances actuellement en guerre. Appliquée aux guerres, la thèse fondamentale de la dialectique, que Plékhanov déforme avec tant d'impudence pour complaire à la bourgeoisie, c'est que « la guerre est un simple prolongement de la politique par d'autres moyens » (plus précisément, par la violence). Telle est la formule de Clausewitz<sup>21</sup>, l'un des plus grands historiens militaires, dont les idées furent fécondées par Hegel. Et tel a toujours été le point de vue de Marx et d'Engels, qui considéraient toute guerre comme le prolongement de la politique des puissances — et des diverses classes à l'intérieur de ces dernières — qui s'y trouvaient intéressées à un moment donné. Le chauvinisme grossier de Plékhanov s'en tient exactement à la même position théorique que le chauvinisme plus subtil, conciliant et doucereux de Kautsky, lorsque ce dernier sanctifie le passage des socialistes de tous les pays aux côtés de "leurs" capitalistes par ce raisonnement : "Tous ont le droit de défendre leur patrie ; l'internationalisme véritable consiste à reconnaître ce droit aux socialistes de toutes les nations, y compris les nations en guerre avec la mienne..." (...) L'internationalisme véritable, voyez-vous, consiste à justifier le fait que les ouvriers français tirent sur les ouvriers allemands et ces derniers sur les ouvriers français, au nom de la "défense de la patrie" ! Mais si on examine de près les prémisses théoriques des raisonnements de Kautsky, on retrouve cette même conception qui a été raillée par Clausewitz il y a près de quatre-vingt ans : avec le déclenchement de la guerre cessent les rapports politiques formés historiquement entre les peuples et les classes, et il se crée une situation absolument différente ! "Simplement" il y a des agresseurs et des agressés, on repousse "simplement" les "ennemis de la patrie" ! L'oppression exercée sur bien des nations, qui constituent plus de la moitié de la population du globe, par les peuples des grandes puissances impérialistes, la concurrence entre les bourgeoisies de ces pays pour le partage du butin, les efforts déployés par le capital pour diviser et écraser le mouvement ouvrier, tout cela a disparu d'emblée du champ visuel de Plékhanov et de Kautsky, bien qu'ils aient eux-mêmes, avant la guerre, décrit durant des dizaines d'années précisément cette "politique" <sup>22</sup>.

Il y avait en effet eu des débats dans la II<sup>e</sup> Internationale pour savoir si la multiplication des guerres (guerre des Boers, guerre hispano-américaine, guerre russo-japonaise) était un concours de circonstances ou l'expression d'une tendance historique. L'analyse de la guerre mondiale comme "impérialiste" par Lénine accompagnait ses travaux sur l'impérialisme<sup>23</sup>. Le qualificatif ne dénonce pas simplement les visées annexionnistes des belligérants : il exprime le contenu historique d'une guerre survenant lorsque le mode de production capitaliste s'est étendu au monde entier, qu'il n'existe plus de territoire "vierges" à coloniser, et que l'expansion d'une puissance ne peut plus se faire qu'aux dépens d'une autre.

La prise en compte par Lénine du caractère de classe élargit l'horizon de la théorie de Clausewitz. Lénine part du point de vue qu'une politique (et la guerre qu'elle détermine)

<sup>20</sup> *De la guerre*, op. cit., page 854, *Notes de Lénine sur Clausewitz*, op. cit., page 158.

<sup>21</sup> Lénine insère ici en note tout le passage de *Vom Kriege* ainsi que ses références.

<sup>22</sup> Lénine : *La faillite de la II<sup>e</sup> Internationale*, in *Œuvres Complètes*, tome 21, Paris-Moscou, 1960, pages 221-224.

<sup>23</sup> C'est en 1916 que Lénine achève *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*.

sert les intérêts d'une classe et dessert les intérêts d'une autre. Cette vision s'opposait à celle des bonzes de la IIe Internationale, prompts à faire prévaloir le caractère "national" de la guerre. Si la guerre semble revêtir un caractère national parce qu'une partie des masses s'enthousiasme pour elle, le véritable caractère de la guerre est à chercher dans sa cause politique, et dans ce cas dans les visées impérialistes des puissances belligérantes. Les politiques impérialistes sont la cause de la guerre, elles lui donnent sa signification, elles en déterminent sa nature mais aussi ses potentialités révolutionnaires. Comme le relève Lukács : « *Le guerre n'est, d'après la définition de Clausewitz, que la continuation de la politique, mais elle l'est effectivement à tous égards. C'est-à-dire que la guerre signifie non seulement pour la politique extérieure d'un État que la ligne suivie jusque-là par le pays en temps de "paix" est menée à son ultime conséquence, mais que la guerre exacerbe au plus haut point dans la différenciation des classes d'un pays (ou du monde entier), les tendances qui, déjà en temps de "paix" se sont manifestées activement au sein de la société* »<sup>24</sup>

La question de l'engouement populaire pour la guerre, celle du "fauteur de guerre" (à savoir laquelle des puissances a "provoqué" la guerre inter-impérialiste), ou celle des motifs invoqués par les puissances (combat pour la liberté, pour la civilisation, etc.), occultent plutôt qu'éclairent le caractère réel de la guerre.

## 2.2. Le sujet politique de la guerre

Pour Clausewitz, le sujet politique, c'est l'État, et la guerre, la guerre entre les nations. Il conçoit les intérêts particuliers, individuels ou collectifs, mais pour lui la politique « *n'est rien par elle-même, mais simplement l'administrateur de ces intérêts [les intérêts rationnels de l'État et des citoyens] face à l'étranger. Nous n'avons pas à considérer si, suivant une fausse direction, elle sert de préférence les ambitions, les intérêts privés et la vanité des gouvernants, car, en aucun cas, l'art militaire ne peut être appelé à lui faire la leçon et nous ne devons la regarder ici que comme le représentant des intérêts de toute la société* »<sup>25</sup>. Bref, d'une manière ou d'une autre, l'État "représente" la nation qu'il gouverne. Il peut mener cette nation à la guerre, il est donc l'acteur politique par excellence. Dans son inventaire des conflits qui se sont succédé de l'Antiquité à l'Empire napoléonien, Clausewitz n'énumère ni la Guerre des paysans en Allemagne, ni les guerres de religion en France ou en Angleterre, ni aucune guerre civile. Il y a dans *Vom Kriege* un embarras visible quant à ces phénomènes.

Selon Lénine, il y a dans ce passage (qu'il a soigneusement recopié) une "approche du marxisme". Mais un approche seulement. Pour le marxisme, la politique est l'ensemble complexe des manifestations des intérêts des classes : c'est l'action plus ou moins cohérente et organisée des classes (et des fractions de classe) pour la réalisation de leurs intérêts, et à un stade supérieur, l'action des instances qu'elles se donnent (parti, État, soviets, syndicat, armée, etc.). Lénine lui-même se place au point de vue d'une force politico-militaire non-étatique : le mouvement ouvrier russe organisé par les bolcheviques. A partir de cette conception nouvelle du sujet politique, plus large et plus profonde, Lénine adopte point par point l'analyse clausewitzienne : La guerre (comme la négociation) a la logique de la politique, mais elle a sa propre "grammaire" (tout comme la diplomatie a la sienne). L'analyse de la guerre met en évidence des lois spécifiques, et parmi elles sa tendance aux extrêmes, (et le fait que cette tendance soit tempérée par l'enjeu politique), ou sa nature trinitaire (rationalité politique, art de la guerre, et sentiment d'hostilité).

L'opportunité d'appliquer les thèses de Clausewitz aux acteurs non-étatiques reste discutée. Selon Martin Van Creveld, l'essayiste militaire israélien qui a rédigé un

<sup>24</sup> Georg Lukács : *Lénine*, Études et Document Internationales, Paris, 1965, page 82. Ce passage est, semble-t-il, la seule occurrence de Clausewitz chez Lukács.

<sup>25</sup> *De la guerre*, op. cit., pages 856-857.

ouvrage de référence sur la substitution des guerres asymétriques aux guerres classiques, « l'affirmation selon laquelle la guerre est une continuation de la politique signifie, stricto sensu, qu'elle représente un outil entre les mains de l'État dans la mesure où celui-ci emploie la violence à des fins politiques : elle ne revient nullement à soutenir que la guerre est au service de n'importe quel type d'intérêt dans n'importe quel genre de communauté ; ou bien, si tel est le cas, elle n'est plus qu'un cliché vide de sens. »<sup>26</sup> Pour Van Creveld, non seulement ce type de guerre apparaît très tard dans l'histoire, mais il est en passe de disparaître, et les leçons de Clausewitz avec elle.

Un courant de la pensée militaire US a réagi à cette prétendue "découverte" de l'asymétrie. Pour ce courant, l'essentiel de la stratégie consiste précisément à exploiter ses avantages et les faiblesses de l'adversaire<sup>27</sup>, ce qui amène Conrad Crane à distinguer deux manières de faire la guerre : « l'asymétrie et la stupide »<sup>28</sup>. Si l'on considère que la guerre asymétrique serait spécifique non pas comme guerre du faible au fort (ce qui est simplement la guerre dissymétrique), mais par la stratégie (cibler la population et l'administration civile plutôt que les forces armées, et/ou considérer la population comme le milieu et l'enjeu de la guerre), on constatera qu'ici non plus, il n'y a rien de bien neuf sous le soleil.

D'autant que les acteurs non-étatiques des guerres dites "asymétriques", (guérilla maoïste aux Philippines, PKK au Kurdistan, Hezbollah au Liban, etc.) ont une rationalité politique égale et parfois même supérieure à celle des États qu'ils combattent. Les guerres inter-étatiques, les guerres révolutionnaires, les guerres de libération nationale relèvent de la même rationalité politique. Van Creveld s'égare en réservant à l'État la rationalité politique capable d'utiliser la guerre comme outil<sup>29</sup>. Il est des groupes armés à la rationalité extra-politique (mafias, sectes religieuses, bandes racistes, gangs de rue), mais ils ne se positionnent qu'exceptionnellement comme belligérants, ce que l'importance du phénomène jihadiste peut occulter<sup>30</sup>.

### 2.3. Guerre juste, guerre injuste

De la formule de Clausewitz liant la guerre à la politique, on n'avait retenu que le primat de l'autorité du politique sur le militaire. En y ajoutant l'examen de la nature politique d'une guerre, en dernière analyse son caractère de classe, Lénine peut en dégager le caractère historique et moral, et ainsi discerner les guerres justes et les guerres injustes : « Reconnaître la défense de la patrie, c'est reconnaître qu'une guerre est juste et légitime. Juste et légitime à quel point de vue ? Uniquement du point de vue du prolétariat socialiste et de sa lutte pour l'émancipation ; nous n'admettons pas d'autre point de vue. Si c'est la classe des exploités qui fait la guerre pour renforcer sa domination de classe, il s'agit d'une guerre criminelle et la "défense de la patrie" dans cette guerre est une infamie et une trahison envers le socialisme. Si c'est le prolétariat qui, après avoir triomphé de la bourgeoisie dans son propre pays, fait la guerre pour consolider et développer le socialisme, il s'agit d'une guerre légitime et "sacrée". »<sup>31</sup>

C'est un enrichissement notable de la thématique de Clausewitz car ce dernier, excepté les avantages moraux qu'il attribue à la nation agressée, ne met en avant que des facteurs moraux étrangers au caractère de la guerre, donc susceptibles de profiter aux

<sup>26</sup> Martin Van Creveld : La transformation de la guerre, Éditions du Rocher, collection L'Art de la guerre, Monaco 2011, pages 166-167.

<sup>27</sup> Partie de ce Clausewitz appelle le "principe de polarité".

<sup>28</sup> Conrad Crane enseigne à l'U.S. Army War College et Lukas Milevski à la National Defense University. Cf. l'article publié par la NDU dans le n°4 (2014) du Joint Force Quarterly. Cet article est disponible sur le net.

<sup>29</sup> Les considérations sur la guerre d'Algérie qu'il avance en appui de son analyse sont tellement insanes qu'elles ne peuvent que découler de ses positions sionistes dans le conflit israélo-palestinien.

<sup>30</sup> Les guerres du mouvement jihadiste relèvent en partie (et dans des proportions diverses) de la rationalité politique, en partie de ce que Creveld appelle « la continuité de la religion par d'autres moyens ».

<sup>31</sup> Lénine : Sur l'infantilisme "de gauche" et les idées petites-bourgeoises, (1918), in Œuvres Complètes, tome 27, Paris-Moscou, 1961, page 346.

deux belligérants (ainsi la "vertu militaire" des troupes). L'impact militaire de la distinction marxiste-léniniste réside dans l'adhésion fondamentale des masses populaires à la guerre juste, et donc un plus haut degré de mobilisation, d'endurance et de combativité.

C'est Mehring qui avait ouvert la voie en rejetant le concept de "guerre défensive" au profit du concept de "guerre juste". Le concept de "guerre défensive", en effet, peut masquer le caractère impérialiste d'une guerre. C'est au nom de la légitime défense qu'en 1914 l'Allemagne a mobilisé contre la Russie et la France contre l'Allemagne : c'est sur cette base que les social-chauvins allemands et français ont rallié leur bourgeoisie. Tout autre est le concept de guerre juste, guerres révolutionnaires et guerres de libération nationale, qui voient les peuples lutter pour leurs véritables intérêts.

« ce n'est pas le caractère défensif ou offensif de la guerre, mais les intérêts de la lutte de classe du prolétariat ou, mieux encore, les intérêts du mouvement international du prolétariat qui constituent le seul critère possible à partir duquel on peut examiner et décider quelle doit être l'attitude des social-démocrates à l'égard de tel ou tel événement affectant les relations internationales. »<sup>32</sup> Cette réflexion de Lénine date de 1908, mais la problématique ressurgira avec force en 1914, lorsque les dirigeants de la IIe Internationale s'aligneront sur leur bourgeoisie en affirmant que la puissance ennemie avait déclaré la guerre.

## 2.4. guerre de libération nationale

Lénine est sur ce point un véritable "épurateur" du marxisme. On venait de loin ! En 1848, les questions politique, sociale et nationale étaient entremêlées aux yeux de tous les acteurs : les bourgeois libéraux et l'avant-garde prolétarienne tenaient pour la "libération nationale" (qui prenait ici la forme de l'unité allemande – en opposition à la poussière de principautés réactionnaires), la réaction confondait et combattait comme un même ennemi les partisans de l'unité allemande et ceux de la démocratie.

Ainsi s'explique l'enthousiasme du parti démocratique lors de la guerre des Duchés (qui allait se solder par l'annexion à la Prusse du Schleswig et du Holstein) et, surtout, l'hostilité de Marx et d'Engels à la cause nationale tchèque<sup>33</sup>. La position de Marx et d'Engels était alors empreinte d'une position "grande-allemande", même si le critère de l'intérêt supérieur de la cause révolutionnaire la déterminait puisque la principale raison de cette hostilité était que les courants nationalistes slaves (et particulièrement le panslavisme) favorisaient la politique de l'Empire russe. Principale force réactionnaire de l'époque, l'Empire russe était intervenu militairement non seulement dans ses frontières (en Pologne) mais aussi en dehors (en Hongrie) contre toute remise en question de l'ordre établi en 1815, au Congrès de Vienne, par la Sainte-Alliance.

Marx et Engels allaient épurer leurs positions, mais c'est Lénine qui, tout en justifiant/contextualisant les positions de Marx et d'Engels sur les Slaves du sud, dégagera la question nationale de sa gangue pré-marxiste.

Raymond Aron croit débusquer une contradiction chez Lénine : « Pour définir la nature de la guerre, Lénine écarte avec indifférence les passions nationales et s'en tient à l'analyse marxiste de la société des états. En revanche, pour définir l'annexion, il se réfère à la volonté du peuple. Il condamne l'enthousiasme patriotique de 1914, il approuve à l'avance la volonté de séparation de la Finlande, de la Pologne ou même de l'Ukraine. »<sup>34</sup> En somme, Lénine jugerait pertinent le sentiment national des masses

<sup>32</sup> Lénine : *Le militarisme militant* (1908), in *Œuvres Complètes*, tome 15, Paris-Moscou, 1967, page 213.

<sup>33</sup> Simon Petermann : *Marx, Engels et les conflits nationaux*, Émile Van Ballberghe, collection Documenta et opuscula n°5, Bruxelles, 1987.

<sup>34</sup> Raymon Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, tome II : *L'âge planétaire*, Gallimard NRF, Bibliothèque des Sciences humaines, Paris 1976, pages 75.

lorsqu'il s'agit d'obtenir l'indépendance de la Pologne, et négligeable (produit de la propagande bourgeoise) lorsqu'il s'agit de "libérer" l'Alsace-Lorraine.

Le *Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes* est un texte remarquable parce qu'il définit la position léniniste contre la droite chauvine, mais aussi contre la gauche marxiste zimmerwaldienne<sup>35</sup> qui affirmait « *que le socialisme abolira toute oppression nationale étant donné qu'il abolit les intérêts de classe qui conduisent à cette oppression* ».

« *Que vient faire ici – objecte Lénine – ce raisonnement sur les conditions économiques, connues de longue date et incontestables, de l'abolition du joug national, alors que la discussion porte sur l'une des formes du joug politique, à savoir le maintien par la violence d'une nation dans les frontières d'État d'une autre nation ? C'est là, tout simplement, une tentative d'éluider les problèmes politiques !* »<sup>36</sup>

« *En régime capitaliste, il est impossible de briser le joug national (et le joug politique, en général). Pour cela, il est nécessaire de supprimer les classes, c'est-à-dire d'instaurer le socialisme. Mais, tout en reposant sur l'économie, le socialisme ne se réduit nullement à ce seul facteur. La suppression du joug national exige un fondement, la production socialiste, mais sur ce fondement il est encore indispensable d'édifier une organisation démocratique de l'état, une armée démocratique, etc. En transformant le capitalisme en socialisme, le prolétariat rend possible l'abolition complète de l'oppression nationale ; mais cette possibilité se transformera en réalité "seulement" – "seulement" !- avec l'instauration intégrale de la démocratie dans tous les domaines, jusques et y compris la délimitation des frontières de l'état selon les "sympathies" de la population, jusques et y compris la pleine liberté de séparation. A partir de là se réalisera à son tour pratiquement la suppression absolue des moindres frictions nationales, des moindres méfiances nationales, et s'opéreront le rapprochement accéléré et la fusion des nations, qui aboutiront à l'extinction de l'État. Telle est la théorie du marxisme.* »<sup>37</sup>

Qu'en est-il du caractère de classe des luttes de libération nationale ? Lénine est clair : il faut soutenir le droit à l'autodétermination (jusqu'à l'insurrection armée) des minorités nationales et des nations opprimées *même* si elles n'ont pas un caractère progressistes, *sauf* quand elles se font l'instrument de la réaction internationale. Par exemple (l'article est écrit en 1916), les marxistes devraient soutenir une éventuelle insurrection des Belges contre les Allemands, des Arméniens contre les Russes, des Galiciens contre les Autrichiens, même si ces mouvements sont dirigés par la bourgeoisie nationale. Les marxistes ne peuvent se faire les complices, mêmes passifs, d'une violation des droits des peuples à l'autodétermination. Seule exception : « *que ce ne soit pas une insurrection de la classe réactionnaire* »<sup>38</sup> : « *Les différentes revendications de la démocratie, y compris le droit des nations à disposer d'elles-mêmes, ne sont pas un absolu, mais une parcelle de l'ensemble du mouvement démocratique (aujourd'hui : socialiste) mondial. Il est possible que, dans certains cas concrets, la parcelle soit en contradiction avec le tout ; elle est alors à rejeter. Il peut arriver que le mouvement républicain d'un pays ne soit que l'instrument d'intrigues cléricales, financières ou monarchiques d'autres pays ; nous avons alors le devoir de ne pas soutenir ce mouvement concret donné, mais il serait ridicule, sous ce prétexte, de rayer du programme de la social-démocratie internationale le mot d'ordre de république.* »<sup>39</sup>

---

<sup>35</sup> Publiée dans le n°2 (avril 1916) de sa revue *Vorbote*.

<sup>36</sup> Lénine : *Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes*, in *Œuvres Complètes*, tome 22, Paris-Moscou, 1960, pages 345-346.

<sup>37</sup> Lénine : *Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes*, op. cit., pages 349-350.

<sup>38</sup> Lénine : *Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes*, op. cit., page 357.

<sup>39</sup> Lénine : *Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes*, op. cit., page 367.

## 3e partie : Guerre et révolution

### 3.1. Guerre et révolution

Le rapport entre guerre (impérialiste) et révolution (prolétarienne) est au coeur de l'expérience léniniste, et cela dès ses analyses des guerres russo-japonaise (1905) et balkaniques (1912-1913). Ce rapport apparaît sous deux formes :

1° La guerre impérialiste est, sinon principalement, du moins secondairement, un instrument de contre-révolution. Sur le plan idéologique, les positions de lutte de classes et l'unité du mouvement ouvrier international sont attaquées par une propagande nationaliste et chauvine. Sur le plan concret, l'état de guerre permet de briser les organisations politiques et syndicales de la classe.

2° Dans un sens opposé (mais dialectiquement lié) la guerre impérialiste exacerbe les contradictions par son cortège de massacres, de travail forcé, de misères et de destructions.

Le mouvement ouvrier international se focalisait sur le premier aspect. La lutte contre la guerre était un impératif humanitaire mais aussi, pour la IIe Internationale, la condition requise pour suivre la "vieille tactique éprouvée" : le temps, le sens de l'histoire, le déterminisme historique, le développement du capitalisme et de ses contradictions, jouant en faveur du socialisme. Le progrès pacifique du mouvement ouvrier semblait irrésistible, préserver la paix est donc préserver la certitude de la victoire. Lénine détonne lorsqu'en 1907, alors qu'au Congrès international de Stuttgart les dirigeants de la social-démocratie cherchaient les moyens d'empêcher la guerre, il expose qu'il faut non seulement se donner comme objectif d'empêcher la guerre, mais le cas échéant d'utiliser la crise provoquée par la guerre pour renverser la bourgeoisie. En envisageant le rôle de la guerre comme catalyseur des contradictions sociales, Lénine se démarquait de ceux qui ne considéraient la guerre que sous l'aspect d'une catastrophe pour le mouvement ouvrier. Son amendement heurta la direction droitiste de l'Internationale, Bebel craignait qu'une telle déclaration révolutionnaire puisse donner matière à procès, la fit reformuler dans des formes "juridiquement inattaquables" mais par là même ambiguës.

Lénine ne théorise pourtant pas la guerre comme forcément favorable au processus révolutionnaire. Il se démarque alors de Radek et de l'extrême-gauche allemande, pour qui « *les convulsions de la guerre* » étaient le plus court chemin vers la révolution. Lénine croit les guerres inévitables par le développement de l'impérialisme, mais ce sont les conditions historiques concrètes, extrêmement difficiles à démêler, qui détermineront si une guerre sera un frein ou un accélérateur de la lutte des classes : celle-ci affûtera les contradictions révolutionnaires, celle-là ramènera le mouvement ouvrier en arrière. Ce qui importe pour Lénine, c'est que l'objectif de la Révolution soit maintenu dans la guerre : « *il faut faire cheminer dans l'esprit des masses la conscience de la nécessité des moyens d'action révolutionnaires en rapport avec les crises que la guerre ne manque pas de porter en soi* »<sup>40</sup>. Lors des conférences de Zimmerwald et de Kienthal, il mène une double bataille : vers l'extérieur, contre les socio-chauvins qui ont rallié leur bourgeoisie, à l'intérieur, contre les zimmerwaldiens qui n'avaient d'autre objectif que la paix, la paix immédiate, la paix sans annexion. Cette ligne pacifiste était majoritaire à Zimmerwald, même Clara Zetkin ou Angelica Balabanov y adhéraient<sup>41</sup>, les thèses révolutionnaires de Lénine ne réunissant que sept ou huit voix pour quarante mandats.

<sup>40</sup> Lénine : *Le Congrès socialiste international de Stuttgart* (1907), in *Œuvres complètes*, tome 13, Paris-Moscou, 1967, page 80.

<sup>41</sup> Plusieurs zimmerwaldiens pacifistes finirent par rallier les positions de Lénine et seront, sinon les fondateurs de Parti communiste dans leur pays, du moins les défenseur de la Russie soviétique dans le mouvement socialiste occidental.

Lénine n'a pas attendu Zimmerwald pour dénoncer le pacifisme : « *La guerre n'est pas un accident, elle n'est pas un "péché", comme le pensent les prêtres chrétiens (qui prêchent le patriotisme, l'humanitarisme et la paix non moins bien que les opportunistes), mais une étape inévitable du capitalisme, une forme aussi naturelle de la vie capitaliste que la paix. De nos jours, la guerre est une guerre de peuples. Cette vérité n'implique pas qu'il faille se laisser emporter par le courant "populaire" du chauvinisme, mais elle signifie que les contradictions de classe qui déchirent les peuples persistent et se manifesteront également en temps de guerre, à la guerre dans le cadre de la guerre. Le refus du service militaire, la grève contre la guerre, etc., ne sont que pures sottises, qu'un rêve misérable et craintif d'une lutte sans armes contre la bourgeoisie armée, qu'un vœu souhaitant la destruction du capitalisme sans une ou plusieurs guerres civiles acharnées. Dans l'armée aussi, un socialiste a pour devoir d'être le propagandiste de la lutte de classe ; l'action visant à transformer la guerre des peuples en guerre civile est la seule action socialiste à l'époque du conflit impérialiste armé des bourgeoisies de toutes les nations. A bas la naïve sentimentalité des vœux pieux sur "la paix à tout prix" ! Levons le drapeau de la guerre civile !* »<sup>42</sup>

### 3.2. Le Chemin du pouvoir de Kautsky

Lénine fut révolté par le retournement de Kautsky au déclenchement de la guerre mondiale. La résolution de Stuttgart de 1907 (confirmée à Copenhague en 1910 et à Bâle en 1912) fait devoir aux socialistes « *au cas où la guerre éclaterait (...) d'agir pour la faire cesser promptement et de s'employer de toutes ses forces à exploiter la crise économique et politique provoquée par la guerre, pour mettre en mouvement le peuple et hâter de la sorte l'abolition de la domination capitaliste* »<sup>43</sup>. Or, dans la *Neue Zeit* du 2 octobre 1914, Kautsky écrivait : « *Si malgré tous les efforts de la social-démocratie une guerre se déclenche, chaque nation doit se défendre. Il en découle pour la social-démocratie de toutes les nations le même devoir de participer à la défense nationale, aucune ne pouvant le reprocher à aucune autre* » - Bref : prolétaires de tous les pays, entre-tuez-vous...

L'extraordinaire hargne de Lénine envers "le renégat Kautsky" s'explique par le rôle qu'avait joué Kautsky dans la définition de la politique prolétarienne concernant la guerre<sup>44</sup> : dès 1887, dans un article de la *Neue Zeit* intitulé *La nationalité moderne*, que Kautsky avait jeté les bases d'une théorie marxiste de la question nationale et de son interaction avec la question sociale. Il intervient à plusieurs reprises sur ces questions (notamment en 1886 et en 1905). En 1907, alors que la guerre menace déjà à l'occasion de la crise marocaine<sup>45</sup>, il publie une brochure intitulée *Patriotisme et social-démocratie* dans laquelle il rejette toute « union sacrée » entre prolétariat et de la bourgeoisie : « *Les oppositions actuelles entre les États ne peuvent plus produire aucune guerre à laquelle le patriotisme prolétarien ne s'opposerait le plus résolument* ».

En 1909, Kautsky aborde lui-même la question de la corrélation guerre-révolution dans un ouvrage que Lénine mettra en avant<sup>46</sup> : *Le Chemin du pouvoir*. Cette brochure sera dès sa parution une référence centrale pour Lénine – et ne cessera jamais de l'être. Et si, en octobre 1914, Lénine écrit à Chliapnikov : « *Désormais, je hais et méprise Kautsky plus que personne, avec une hypocrisie basse, vile et présomptueuse.* »<sup>47</sup>, il lui écrivait quatre jours plus tard : « *Procurez-vous sans faute et relisez (ou demandez de vous traduire) "Weg zur Macht" de Kautsky. Qu'est-ce*

<sup>42</sup> Lénine : *La situation et les tâches de l'Internationale* (paru le 1<sup>er</sup> novembre 1914), in *Œuvres complètes*, tome 21, Paris-Moscou, 1960, page 33-34.

<sup>43</sup> Kautsky, *Neue Zeit*, 2 octobre 1914.

<sup>44</sup> Politique au sens "policy", dans le sens de "politic", ce rôle est revenu à Franz Mehring.

<sup>45</sup> Les convoitises rivales de la France et l'Allemagne sur le Maroc – un des derniers état indépendants d'Afrique, avait mené ces pays au bord de la guerre en 1905. La crise ne sera résolue qu'en 1911 : l'Allemagne renoncera à toute prétention sur le Maroc en échange d'un agrandissement de 272.000 km<sup>2</sup> de sa colonie du Cameroun aux dépens des colonies françaises voisines.

<sup>46</sup> Dans *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*, Lénine opposera aux positions anti-soviétiques de Kautsky ses propres écrits, et particulièrement *Le Chemin du pouvoir* écrit « à l'époque où Kautsky était encore marxiste » (*chapitre qu'est-ce que l'internationalisme*) dans lequel on pouvait lire que « *l'ère des révolution commence* ». Dans *L'État et la Révolution*, alors même qu'il éreinte Kautsky, il écrit que cette brochure est sa meilleure.

<sup>47</sup> Lénine : *Lettre à Chliapnikov* in *Œuvres Complètes*, tome 35, Paris-Moscou, 1964, page 164.

qu'il a pu écrire là-dedans sur la révolution à notre époque !! Et maintenant quelle lâcheté d'avoir renié tout cela.»<sup>48</sup>

Kautsky envisage que la révolution puisse être produite par la guerre dans trois cas de figures :

1° Quand le pays qui a le dessous dans la guerre, voulant lancer toutes les forces nationales dans la balance, appelle au pouvoir le prolétariat ;

2° Quand l'armée vaincue, à bout de souffrance, se retourne contre le gouvernement, et que le peuple se soulève pour mettre fin à une guerre désastreuse ;

3° Quand l'armée et le peuple se soulèvent contre un gouvernement qui a signé une paix honteuse.

Selon Kautsky, après une génération de stabilité et de progrès, l'Europe et le monde entrent dans une nouvelle époque de guerre et de révolutions d'une amplitude inconnue (en raison de sa dimension mondiale et des progrès des techniques et échanges et des communications). Ces bouleversements engendreront aussi bien les révolutions socialistes en Europe que des révolutions démocratique et de libération nationales dans les pays dominés. Cette transition d'une situation non-révolutionnaire à une situation révolutionnaire va requérir des tactiques radicalement nouvelles. En ce sens, quand l'accentuation des antagonismes de classe montre l'actualité de la révolution socialiste, toute collaboration de classe serait un suicide politique : « C'est conseiller au Parti socialiste son abdication politique que d'exiger sa participation à une politique de coalition ou de bloc au moment même où l'expression de masse réactionnaire<sup>49</sup> devient une vérité. C'est exiger de lui son abdication morale que de vouloir qu'il s'allie avec les partis bourgeois lorsque ceux-ci viennent de se prostituer et de se compromettre de la façon la plus vile. »<sup>50</sup>

L'interaction entre les révolutions socialistes, démocratiques (anti-absolutistes), de libération nationale et de libération anti-coloniale implique le rejet de modèles simplistes dans lesquels les pays «avancés» montrent la voie aux pays «arriérés». Kautsky expose qu'en Russie et dans les pays dominés d'Orient, l'interaction des différentes formes de révolution peut ouvrir des voies nouvelles.<sup>51</sup>

Le SPD était à ce point miné par l'opportunisme que la première version de cette brochure de Kautsky fut mise au pilon, sur ordre de Bebel, par ce qu'on y affirmait que « Personne ne sera assez naïf pour prétendre que nous passerons pacifiquement et imperceptiblement de l'État militariste à la démocratie. ». Kautsky accepta de réécrire sa brochure en y supprimant tout ce qui pouvait provoquer un procès, mais elle gardait un caractère révolutionnaire: « nous insistons encore une fois sur ce fait qu'il n'est pas question de savoir si les lois de protection ouvrière et autres mesures prises dans l'intérêt du prolétariat, si les syndicats et les coopératives sont, oui ou non, nécessaires et utiles. Sur ce point nous sommes tous du même avis. Nous ne contestons qu'une chose : c'est que les classes d'exploiteurs qui disposent du pouvoir politique puissent permettre à ces éléments de prendre un développement équivalent à une libération du joug capitaliste, sans opposer auparavant de toutes leurs forces une résistance qui ne sera brisée que par une bataille décisive. »<sup>52</sup>

Bref, comme le résumait Lénine : « Kautsky exprimait, en 1909, l'opinion incontestable de tous les social-démocrates révolutionnaires en disant qu'il ne pouvait y avoir désormais en Europe de révolution prématurée et que la guerre signifiait la révolution. »<sup>53</sup>

<sup>48</sup> Lénine : *Lettre à Chliapnikov* in *Œuvres Complètes*, tome 35, Paris-Moscou, 1964, page 167.

<sup>49</sup> Plus avant dans la brochure (page 9), Kautsky rappelait que Marx et Engels avaient critiqué la notion de "Bloc réactionnaire" qui faisait l'impasse sur les contradictions internes aux classes dominantes.

<sup>50</sup> Kautsky : *Le Chemin du pouvoir*, V. Giard & E. Brière éditeurs, Paris, 1910, page 173.

<sup>51</sup> Selon Lars T. Lih cependant, non seulement ces éventualités sont jugées peu probables par Kautsky (qui croit à la capacité du mouvement ouvrier à empêcher la guerre, ne serait-ce, justement, que par la crainte qu'il inspire aux bourgeoisies), mais fonder une stratégie sur elles relèverait à ses yeux de l'aventurisme. Lars T. Lih : *Lénine en 1914, La « nouvelle époque de guerre et révolution »*. Article disponible sur le net.

<sup>52</sup> Karl Kautsky : *Le Chemin du pouvoir*, op. cit., page 9.

<sup>53</sup> Lénine : *Chauvinisme mort et socialisme vivant*, (décembre 1914), in *Œuvres complètes*, tome 21, Paris-Moscou, 1960, page 94.

### 3.3. La transformation de la guerre impérialiste en guerre civile

A son début, la guerre mondiale donne effectivement un coup d'arrêt au mouvement ouvrier : en juillet '14, il y avait une flambée de grèves politiques en Russie avec des manifestations insurrectionnelles, qui sera brisée à la déclaration de guerre, un mois plus tard. Les députés bolcheviques qui avaient voté contre les crédits de guerre à la Douma furent déportés en Sibérie, la plupart des entreprises passèrent sous le contrôle et la surveillance de l'armée. Tous les droits sociaux conquis de haute lutte depuis le début du siècle furent "suspendu" pendant la durée du conflit<sup>54</sup>.

Cependant, dès l'été 14, au milieu de l'hystérie chauviniste, Lénine, certain que la propagande réactionnaire se dissipera devant les misères de la guerre, s'emploie à "transformer la guerre impérialiste en guerre civile".

Georges Haupt remarque que l'étude des écrits de Lénine est compliquées parce qu'ils mêlent les exigences d'une pédagogie révolutionnaire et par celles des manœuvres tactiques<sup>55</sup> Haupt affirme par exemple que le mot d'ordre de la "transformation de la guerre impérialiste en guerre civile" a changé de caractère au cours de la guerre : simple réaffirmation de principes révolutionnaires face à l'opportunisme de la IIe Internationale et des mencheviques, sans réelle possibilité de réalisation, en 1914 ; possibilité concrète éventuellement réalisable au temps de Zimmerwald et de Kienthal ; objectif concret immédiat en 1917.

Cette thèse de Haupt est douteuse. Dès 1914, Lénine donne un contenu concret à ce mot d'ordre. Il sait que le temps de la guerre civile n'est pas encore venu, mais plus qu'un principe à réaffirmer, c'est un objectif concret nécessitant une organisation concrète et des actions concrètes, à savoir une « *vaste propagande, dans l'armée comme sur le théâtre des opérations, en faveur de la révolution socialiste et de la nécessité de tourner les armes non pas contre ses frères, les esclaves salariés des autres pays, mais contre les gouvernements et les partis réactionnaires et bourgeois de tous les pays. Nécessité absolue d'organiser des cellules et des groupes illégaux dans les armées de toutes les nations afin d'y mener cette propagande dans toutes les langues. Lutte impitoyable contre le chauvinisme et le "patriotisme" des petits bourgeois et des bourgeois de tous les pays, sans exception. En appeler absolument contre les leaders de l'Internationale actuelle qui ont trahi le socialisme, à la conscience révolutionnaire des masses ouvrières sur lesquelles retombe tout le poids de la guerre et qui, dans la plupart des cas, sont hostiles au chauvinisme et à l'opportunisme.* »<sup>56</sup>

En vérité, il s'agissait bien dès le premier instant d'un projet stratégique. Il était fondé sur la théorie, sur les conditions objectives et subjectives (telles qu'elles étaient et telles qu'elles étaient appelées à évoluer), mais aussi, ce qu'a négligé Haupt, sur les précédents historiques de la Commune de Paris et la Révolution de 1905. Ces deux grandes expériences de guerre civile révolutionnaire, auxquelles Lénine a tant de fois fait référence, étaient chacune issue d'une guerre impérialiste : la guerre franco-allemande de 1870 et la guerre russo-japonaise de 1905.

C'est très concrètement que Lénine envisage, dès 1914, la perspective de la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile : « *La bourgeoisie trompe les masses en dissimulant le brigandage impérialiste sous la vieille idéologie de la "guerre nationale". Le prolétariat dénonce cette duperie en proclamant le mot d'ordre de la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile. C'est précisément ce mot d'ordre qui est indiqué par les résolutions de Stuttgart et de Bâle, qui prévoyaient non pas la guerre en général, mais bien la guerre actuelle, et parlaient non pas de "défendre la patrie", mais de "précipiter la chute de la domination capitaliste", d'utiliser à cette fin la crise suscitée par la*

<sup>54</sup> Rémi Adam : *La première guerre mondiale : Dix millions de morts pour un repartage du monde*, Les bons caractères éditions, collection Histoire Éclairage, Pantin 2010, page 78.

<sup>55</sup> Georges Haupt : *Guerre et révolution chez Lénine*, paru une première fois dans le n°2 de la *Revue française de sciences politiques* (1971), repris dans *L'historien et le mouvement social* (Maspéro, 1980) et maintenant disponible sur le net.

<sup>56</sup> Lénine : *Les tâches de la social-démocratie révolutionnaire dans la guerre européenne* (écrit au plus tard en août 1914), in *Œuvres complètes*, tome 21, Paris-Moscou, 1960, pages 12-13.

guerre, de suivre l'exemple de la Commune. La Commune a été une transformation d'une guerre de peuples en guerre civile.

Une transformation de ce genre n'est évidemment pas facile et ne peut pas s'accomplir "au gré" de tels ou tels partis. Mais elle s'inscrit dans les conditions objectives du capitalisme en général, et de l'époque de la fin du capitalisme en particulier. C'est dans cette direction exclusivement que doit s'orienter l'activité des socialistes. Ne pas voter les crédits militaires, ne pas encourager le chauvinisme de "son propre" pays (et des pays qui lui sont alliés), combattre au premier chef le chauvinisme de "sa propre" bourgeoisie, sans se borner aux formes légales de lutte lorsque survient une crise et que la bourgeoisie abroge elle-même la légalité qu'elle a créée, voilà la ligne d'action qui conduit à la guerre civile et qui y amènera, à un moment donné de la confrontation européenne. »<sup>57</sup>

On voit qu'il ne s'agit pas de se préparer à l'éventualité d'une guerre civile, mais qu'il s'agit de suivre une ligne d'actions qui y conduit. Dans ce cadre, la pensée de Lénine colle au réel : il a l'affût des développements, contre-coup, emballement des processus ainsi qu'à leurs manifestations concrètes. Il relève par exemple un phénomène qui était inconnu lors de la guerre russo-japonaise de 1905 : des fraternisations dans les tranchées : « Il est évident que la fraternisation développe, affermit, consolide la confiance fraternelle entre les ouvriers des différents pays. Il est évident qu'elle commence à briser la maudite discipline de la caserne-prison, la discipline fondée sur l'obéissance passive des soldats à "leurs" officiers et à "leurs" généraux, leurs capitalistes (car la plupart des officiers et des généraux appartiennent à la classe des capitalistes ou défendent ses intérêts). Il est évident que la fraternisation est une initiative révolutionnaire des masses, un réveil de la conscience, de l'intelligence, de l'audace des classes opprimées, qu'elle est, en d'autres termes, un des anneaux de la chaîne des initiatives qui mènent à la révolution socialiste, prolétarienne.

(...) Mais ce n'est pas encore suffisant. Il faut que les soldats passent maintenant à des formes de fraternisation au cours de laquelle on débatte un programme politique clair.

(...) Nous avons exposé dans notre appel aux soldats de tous les pays belligérants notre programme de révolution ouvrière dans tous les pays : passage de la totalité du pouvoir aux Soviets des députés ouvriers et soldats. Camarades soldats ! Discutez ce programme entre vous et avec les soldats allemands ! »<sup>58</sup>

Et Lénine s'emploie à ce que le matériel destiné aux soldats soit édité en russe et en allemand, que l'on organise des meetings communs avec des interprètes, etc<sup>59</sup>. Les bolcheviques éditeront massivement une *Pravda des Tranchées* appelant à la fraternisation. Démêler le tactique et l'idéologique est une tâche quasiment impossible chez Lénine, qui a porté au plus haut l'art de dialectiser la théorie et la pratique, de synthétiser cette dialectique en une stratégie flexible parce que solide, solide parce que flexible, et de la formuler pour la polémique, l'agitation et la propagande. Si l'on ne saisit pas la profondeur et la richesse de cette dialectique, on en vient à parler de Lénine soit comme d'un idéologue obtus charcutant le siècle pour le rendre conforme à son idéal, soit au contraire comme d'un empiriste absolu changeant sans cesse de ligne et de discours dès que cela semblait servir ses objectifs.

## 4e partie : la guerre révolutionnaire

### 4.1. L'insurrection

L'intérêt de Lénine pour les questions militaires était bien entendu aussi lié à la dimension militaire de la lutte révolutionnaire. Dès janvier 1905, avant la vague insurrectionnelle, les bolcheviques s'employèrent à constituer une l'organisation

<sup>57</sup> Lénine : *La situation et les tâches de l'Internationale* (paru le 1<sup>er</sup> novembre 1914), in *Œuvres complètes*, tome 21, Paris-Moscou, 1960, page 33-34.

<sup>58</sup> Lénine : *Portée de la fraternisation* (11 mai 1917), in *Œuvres complètes*, tome 24, Paris-Moscou, 1966, pages 323-325.

<sup>59</sup> Lénine : *La Conférence de Pétrograd-ville du P.O.S.D.(b)R.*, rédigé entre le 15 et le 22 avril 1917, in *Œuvres complètes*, tome 24, Paris-Moscou, 1966, page 161.

militaire. Au deuxième Congrès de Londres (12-27 avril 1905), un Bureau militaro-technique fut constitué près du Comité Central et il fut enjoint aux Comités locaux de dresser un plan d'insurrection et de s'y préparer.

La vague insurrectionnelle de 1905 surpris néanmoins le POSDR sans véritable appareil militaire et sans autre doctrine militaire que les écrits d'Engels sur l'insurrection. Le Bureau militaro-technique s'employa bien à élever le niveau de la lutte révolutionnaire des masses en menant des opérations de renseignements, d'action contre les dirigeants et les forces du régime, et d'expropriations pour financer le tout, mais ses forces et l'effet de son action furent insuffisantes. Les bolcheviques – et Lénine en particulier – entreprirent immédiatement de tirer les leçons des expériences pour améliorer l'efficacité de leurs groupes de combat. En octobre, Lénine écrit à l'Organisation de combat : « *Je vois avec horreur, mais vraiment avec horreur, que l'on parle des bombes depuis plus de six mois sans en avoir fait une seule (...) Allez aux jeunes ! Formez sur-le-champ, en tous lieux, des groupes de combat, formez-en parmi les étudiants et surtout les ouvriers etc., etc. Que des détachements de 3, 10, 30 hommes et plus se forment sur-le-champ. Qu'ils s'arment eux-mêmes sur-le-champ, comme ils peuvent, qui d'un revolver, qui d'un couteau, qui d'un chiffon imprégné de pétrole pour servir de brandon. Que ces détachements désignent tout de suite leurs chefs et se mettent autant que possible en relation avec le Comité de combat près le comité de Pétersbourg. N'exigez aucun formalité, moquez-vous, pour l'amour de Dieu, de tous les schémas, envoyez, pour l'amour de Dieu, les "fonctions, droits et privilèges" à tous les diables. N'exigez pas l'affiliation obligatoire au P.O.S.D.R., ce serait pour l'insurrection armée une revendication absurde. Ne refusez pas d'établir la liaison avec le moindre groupe, ne fût-il que trois hommes, à la seule condition qu'il soit pur de tout noyautage policier et prêt à se battre contre les troupes du tsar.* »<sup>60</sup>

Dans ses souvenirs, N. K. Kroupskaïa évoque l'application que Lénine apportait alors à l'étude de l'art militaire : « *Il s'occupait de cette branche beaucoup plus qu'on ne le sait et ses conversations sur les groupes de chocs pendant la guerre de partisans, sur "groupes de cinq et de dix" n'avaient rien de commun avec le bavardage d'un profane, mais révélaient un plan réfléchi dans tous ses détails* »<sup>61</sup>. En janvier 1905 que Lénine avait relu les articles de Marx sur l'insurrection et traduit le chapitre des mémoires de Cluseret, le général de la Commune de Paris, sur les combats des rues. Les mémoires de Cluseret furent publiés dans *Vpériod* avec une préface et une notice biographique écrites par Lénine<sup>62</sup>.

Le 5 décembre, la conférence des bolcheviques de Moscou décide à l'unanimité de proclamer la grève générale insurrectionnelle, suivi le 7 décembre par le Soviet de Moscou (à majorité bolchevique). La grève et les manifestations tournent à l'affrontement armé, mais le Conseil de coalition des groupes de combat<sup>63</sup>, où les bolcheviques sont minoritaire, se révèle incapable de jouer le rôle d'état-major insurrectionnel. Les ouvriers moscovites résistent mais ils ne sont que 8.000 à être organisés militairement. Le POSDR cherche à aider l'insurrection par tous les moyens (notamment en tentant d'arrêter les trains qui amènent les troupes à Moscou<sup>64</sup>) mais le 18, le quartier de Presnia, à l'ouest de Moscou, où se sont retranchés les derniers combattants, tombe.

Alors que la leçon que les mencheviques, à commencer par Plékhanov, tiraient du reflux du mouvement révolutionnaire de 1905, et particulièrement de l'insurrection de

<sup>60</sup> Lénine : *Lettre au comité de combat près le Comité de Saint-Pétersbourg*, in *Œuvres complètes*, tome 9, Paris-Moscou, 1966, pages 356-357.

<sup>61</sup> Citée dans la préface de B. Ponomarev à *La lutte des partisans selon les auteurs classiques du marxisme-léninisme*, Éditions en langues étrangères, Moscou, 1945, page 5.

<sup>62</sup> Institut de Marxisme-Léninisme près le C.C. du P.C.U.S. : *Lénine : Vie et œuvre*, Éditions du Progrès, Moscou, 1983, page 118.

<sup>63</sup> Créé à Moscou fin octobre 1905 pour résister aux Cent Noirs, il regroupait les représentants des groupes de combat du parti du Comité de Moscou du POSDR, du groupe social démocrate de Moscou, du Comité de Moscou du parti socialiste-révolutionnaire, ainsi que d'autres groupes de combat. Il était contrôlé par les socialistes révolutionnaires et les mencheviques.

<sup>64</sup> Lénine évoque l'importance de la question des cheminots en cas d'insurrection dans *La dissolution de la Douma et les tâches du prolétariat*, in *Œuvres complètes*, tome 11, Paris-Moscou, 1966, pages 117-118.

Moscou, que celui-ci était une "folie tactique" d'une "incroyable légèreté"<sup>65</sup>, les bolcheviques, même après les défaites de Moscou, du Donetz et de Rostov, déclarèrent que le problème était le manque de forces et de préparation organisationnelle, militaire et doctrinale : « *Ainsi, rien de plus myope que le point de vue de Plékhanov, repris par tous les opportunistes et selon lequel il ne fallait pas entreprendre cette grève inopportune, "il ne fallait pas prendre les armes". Au contraire, il fallait prendre les armes d'une façon plus résolue, plus énergique et un esprit plus agressif; il fallait expliquer aux masses l'impossibilité de se borner à une grève pacifique, et la nécessité d'une lutte armée, intrépide et implacable. Aujourd'hui nous devons enfin reconnaître ouvertement et proclamer bien haut l'insuffisance des grèves politiques; nous devons faire de l'agitation dans les masses les plus profondes faveur de l'insurrection armée, sans escamoter la question en prétextant la nécessité de "degrés préliminaires", sans jeter un voile là-dessus. Cacher aux masses la nécessité d'une guerre exterminatrice, sanglante et acharnée, comme objectif immédiat de l'action future, c'est se duper soi-même et duper le peuple.* »<sup>66</sup>

Lénine tire aussi des leçons tactiques, proches de celles ébauchées par Kautsky dans *Les chances de la révolution russe*. Le fait que les insurgés de Moscou ait offert une telle résistance aux troupes d'élite du régime montre que la condamnation d'Engels sur les luttes de barricades devait être affinée. C'est une certaine tactique des barricades qui a été condamnée par l'apparition du canon etc. Par contre, une nouvelle tactique peut être dégagée de l'expérience de Moscou.

Les leçons qui furent tirées aboutirent progressivement à la doctrine insurrectionnelle mise en pratique en octobre 1917. Cette doctrine ne reposait plus sur la lutte des barricades ni sur manifestations spontanées des masses, mais sur l'action offensive, concertée et planifiée, d'unités entraînées et disciplinées d'ouvriers armés<sup>67</sup>, la maîtrise des techniques militaires<sup>68</sup>, et sur un travail de désagrégation de l'armée bourgeoise par l'agitation et la propagande<sup>69</sup>. Cette doctrine enfin, s'appuyait sur une analyse précise des conditions objectives et subjectives requises à sa mise en œuvre : crise politique du système, insatisfaction des masses, existence d'une avant-garde révolutionnaire reconnue, et appui de la paysannerie à la révolution prolétarienne. Cette doctrine suppose un long travail de préparation, d'accumulation et de qualification des forces

<sup>65</sup> C'est dans les n°3 et 4 des *Cahiers du Social-Démocrate* qu'il éditait à Genève que Plékhanov émit ces jugements, condamnant l'insurrection et appelant à « *accorder une attention plus soutenue au mouvement syndical des ouvriers* ».

<sup>66</sup> Lénine : *Les enseignements de l'insurrection de Moscou*, in *Œuvres complètes*, tome 11, Paris-Moscou, 1966, pages 172-173.

<sup>67</sup> « *Les équipes de volontaires, de droujinniki, pour employer une appellation que les grandes journées de décembre, à Moscou, ont rendu glorieuse, seront d'une immense utilité au moment de l'explosion. Tel groupe sachant tirer désarmera un agent de police, tombera sur une patrouille et lui prendra ses armes. Telle unité, non instruite au maniement du fusil ou n'ayant pas réussi à se procurer des armes, aidera à construire des barricades, à pousser des reconnaissances, à établir des liaisons, à surprendre l'ennemi dans des embuscades, à incendier l'édifice où l'adversaire se serait retranché, à occuper des appartements qui pourraient servir de base aux insurgés ; en un mot, des milliers de fonctionnaires très diverses seront remplies par des équipes de volontaires bien décidées à lutter sans merci, connaissant parfaitement la topographie locale et liées très étroitement avec la population.* », *La dissolution de la Douma et les tâches du prolétariat*, in *Œuvres complètes*, tome 11, Paris-Moscou, 1966, page 123.

<sup>68</sup> « *La tactique militaire dépend du niveau de la technique militaire – c'est Engels qui a répété cette vérité et l'a mise toute mâchée dans la bouche des marxistes. La technique militaire n'est plus ce qu'elle était au milieu du XIXe siècle. Opposer la foule à l'artillerie et défendre les barricades avec des revolvers serait une sottise. (...) La technique militaire, en ces tout derniers temps, enregistre de nouveaux progrès. La guerre japonaise a fait apparaître la grenade à main. Les manufactures d'armes ont jeté sur le marché le fusil automatique. L'une et l'autre sont déjà employées avec succès dans la révolution russe, mais dans des proportions qui sont loin d'être suffisantes. Nous pouvons et devons profiter des perfectionnements techniques, apprendre aux détachements ouvriers la fabrication en grand des bombes, les aider, ainsi que nos nos groupes de combat, à se pourvoir d'explosifs, d'amorces et de fusils automatiques.* » *Les enseignements de l'insurrection de Moscou*, op. cit., pages 176-177.

<sup>69</sup> « *si la révolution ne gagne pas les masses et l'armée elle-même, il ne saurait être question de lutte sérieuse. Mais il ne faut pas se figurer cette volte-face de la troupe comme un acte simple et isolé, résultant de la persuasion, d'une part, et du réveil de la conscience, de l'autre. L'insurrection de Moscou montre à l'évidence ce que cette conception a de routinier et de stérile. En réalité, l'indécision de la troupe, inévitable dans tout mouvement vraiment populaire, conduit, lorsque la lutte révolutionnaire s'accroît, à une véritable lutte pour la conquête de l'armée.* » *Les enseignements de l'insurrection de Moscou*, op. cit., pages 173.

militaires. L'acte final, l'insurrection, est précédé d'une longue phase politico-militaire longuement étudiée par Lénine dans *La guerre des partisans*. Cette doctrine attribue trois rôles à la lutte armée : un rôle subjectif de mobilisation politique des militants et des masses, un rôle d'accumulation des forces en période non révolutionnaire, et le rôle final et décisif de l'insurrection armée.

## 4.2. La guerre des partisans

Lénine dû mener la bataille contre Plékhanov qui voulait dissoudre les groupes de combat pour ne faire de la politique qu'à travers la seule action des député à la Douma. Les bolcheviques approuvaient et pratiquaient les attaques de banques (dont le produit était nécessaire au fonctionnement d'un parti clandestin), et les actions armées contre les membres de l'appareil répressif, particulièrement les espions.

Une école pour instructeurs militaires fut constituée à Kiev et une autre pour l'emploi des bombes fut ouvert à Lemberg. En novembre 1906, Lénine fit convoquer, via le Bureau militaro-technique, une conférence des groupes de combat à Tammerfors, en Finlande. Pour préparer cette conférence, Laroslavski un des principaux dirigeants militaires bolcheviques, va rencontrer Lénine : « j'arrivai en Finlande où je vis Vladimir Ilitch, qui m'assaillit de questions. Je sentis aussitôt que j'avais affaire à une camarade qui connaissait à fond notre travail et s'y intéressait sérieusement. Vladimir Ilitch ne se contentait pas de réponses générales, il voulait connaître les détails, la mécanique de notre travail, nos projets, nos contacts. Il s'intéressa vivement à l'école d'instructeurs militaires que nous avons organisée, et où nous enseignions à nos militants le maniement et la confection des explosifs, la manœuvre des mitrailleuses et d'autres armes, où l'on enseignait le métier de sapeur-mineur, la tactique des combats de rue, en un mot, où l'on préparait les cadres des commandants de nos détachements de combat, pour la révolution future. »<sup>70</sup>

Dans les instances dirigeantes du POSDR, outre le Comité Central officiel (contrôlé par les mencheviques), il existait un centre bolchevique (le Bureau du comité de Majorité) dont l'organisation militaire (le Comité pour les Affaires Financières et Militaires), était dirigée par Lénine, Krassine<sup>71</sup> et Bogdanov<sup>72</sup>.

Dans la perspective du congrès de Stockholm, (10-20 avril 1906), Lénine écrivit le projet de résolution suivant :

« Attendu que :

1) depuis l'insurrection de décembre, presque nulle part en Russie les combats n'ont complètement cessé, combats qui se traduisent maintenant de la part du peuple révolutionnaire par des attaques isolées contre l'adversaire ;

2) ces actions inévitables lorsque deux forces armées adverses se trouvent en présence et lorsque se déchaîne une répression militaire provisoirement triomphante, servent en même temps à désorganiser l'adversaire et préparent de futures actions armées massives et ouvertes ;

3) des actions de ce genre sont également indispensables pour former et éduquer militairement nos groupes de combat, qui, au moment de l'insurrection de décembre, se sont révélés en de nombreux endroits dépourvus de préparation pratique dans une activité nouvelle pour eux ;

Nous reconnaissons et nous proposons au congrès de reconnaître que :

1) le Parti doit reconnaître que les actions armées des groupes de combat appartenant au Parti ou luttant à ses côtés sont admissibles sur le plan des principes et opportunes dans la période actuelle ;

---

<sup>70</sup> Emelian Laroslavski : *Vladimir Ilitch dirige les activités combattives du Parti (Une page d'histoire des organisations militaires et de combat de notre parti)*, in *Lénine tel qu'il fut : Souvenirs de contemporains*, tome 1, Éditions en langues étrangères, Moscou, 1958, pages 465-466.

<sup>71</sup> Léonid Krassine (1870-1926), dirigeant de la révolution de 1905 à Saint-Petersbourg, ingénieur de profession, il avait organisé l'atelier clandestin de fabrication de bombes à Moscou. Il dirigea l'organisation combattante bolchevique, organisant notamment de grandes expropriations, jusqu'à son arrestation en 1908. Après la révolution, il sera commissaire du peuple au commerce extérieur.

<sup>72</sup> Alexandre Bogdanov (1873-1928) militant bolchevique il avait participé à la révolution de 1905. Ses thèses philosophiques seront vivement critiquées par Lénine en 1911. et sera le fondateur, en 1918, du Proletkult.

2) le caractère des actions armées doit être adapté à la tâche qui consiste à former les dirigeants des masses ouvrières en période d'insurrection et à acquérir l'expérience des actions offensives soudaines ;  
 3) le but immédiat le plus important de ces actions doit être la destruction des appareils gouvernemental, policier et militaire et une lutte impitoyable contre les organisations cent-noirs actives qui pratique la violence et la terreur contre la population ;  
 4) il faut admettre aussi les actions armées destinées à s'emparer des moyens financiers appartenant à l'ennemi, c'est-à-dire au gouvernement autocratique, et à détourner ces moyens au profit de l'insurrection ; ce faisant, il importe de veiller sérieusement à ce que les intérêts de la population soient le moins possible lésés ;  
 5) les actions armées de partisans doivent s'effectuer sous le contrôle du Parti et de telle sorte que les forces du prolétariat ne soient pas gaspillées en vain, et qu'en même temps, on prenne en considération les conditions du mouvement ouvrier dans la localité donnée et l'état d'esprit des larges masses. »<sup>73</sup>

Mais le Congrès, qui réunissait une nette majorité de délégué mencheviques, ne discuta pas de la question. Lénine revint à la charge en septembre 1906 affirmant que « *La lutte de partisans est une forme inévitable de lutte à une époque où le mouvement des masses aboutit effectivement à l'insurrection et où il se produit des intervalles plus ou moins considérables entre les "grandes batailles" dans le cours de la guerre civile. (...) Il est parfaitement naturel et inévitable que l'insurrection acquiert les formes les plus hautes et les plus complexes d'une guerre civile prolongée, englobant tout le pays, c'est-à-dire d'une lutte armée entre deux parties du peuple. On ne peut se représenter une guerre de ce genre autrement que comme une suite de grandes batailles peu nombreuses, séparées par des intervalles de temps relativement longs, au cours desquels se produisent d'innombrables escarmouches. Du moment qu'il en est ainsi – et il en est certainement ainsi – la social-démocratie doit absolument s'assigner pour tâche de créer des organisations qui soient au plus haut degré capables de diriger les masses dans ces grandes batailles, de même que, si possible, dans ces escarmouches.* »<sup>74</sup>

Mais la dissolution des groupes de combat fut décidée au troisième Congrès de Londres (13 mai-1er juin 1907), par la majorité menchevique.

### 4.3. Lénine chef de guerre

L'action de Lénine comme chef de guerre est mésestimée, et le jugement d'Adam Ulam à ce propos largement partagé<sup>75</sup>. Poussés par des intérêts politiques évidents, soviétologues et trotskistes ont attribué à Trotski tous les mérites militaires de la guerre civile. Des intérêts non moins évidents ont amené l'historiographie soviétique à valoriser à outrance le rôle de Staline, Vorochilov et Frounzé. Tous s'accordent à reconnaître à Lénine le premier rôle politique, tous négligent son rôle militaire. Lui-même ne fit rien pour marquer son intérêt aux questions militaires : il ne visitait ni les états-majors ni les tranchées, et ne rencontrait commandants et soldats rouges que lorsque cela s'imposait - aucune imagerie militaire ne s'attache à lui.

Pourtant, entre le 1<sup>er</sup> décembre 1918 et le 24 décembre, il préside 143 des 175 séances du Conseil de la Défense. Rien qu'en 1919 il dirige les travaux de 14 sessions du Comité central du parti et 40 séances du Bureau politique qui examinèrent les questions militaires. Ce sont des milliers de questions militaires que Lénine a examinées à ces occasions<sup>76</sup>. Lénine expédia au moins six cents lettres et télégrammes consacrés aux questions de défense.

La version trotskiste de l'histoire, qui voit Lénine laisser carte blanche à Trotski sur les

<sup>73</sup> Lénine : *Plate-forme tactique pour le congrès d'unification du P.O.S.D.R.*, in *Œuvres Complètes*, tome 10, Paris-Moscou, 1967, pages 156-157.

<sup>74</sup> Lénine : *La guerre des partisans*, in *Œuvres complètes*, tome 11, Paris-Moscou, 1966, pages 221 et 225-226

<sup>75</sup> « *Lénine n'était pas un chef de guerre. Durant les années de guerre civile qui suivirent la Révolution, jamais il ne songera à remplir les fonctions ni à affecter la pose d'un généralissime. Contrairement à Trotski ou à Staline l'uniforme ne l'intéresse pas, et il ne prétend pas être à même de porter un jugement technique sur les affaires militaires.* » Adam B. Ulam : *Les bolcheviques*, Fayard, collection L'Histoire sans frontière, Paris, 1973, page 283.

<sup>76</sup> S Général-Major N. Pankratov : *Lénine, chef de la défense de la patrie socialiste*, in *Revue Militaire Soviétique* n°10 (octobre) 1978, page 4.

questions militaires, est démentie par plusieurs incidents dont le plus célèbre est le remplacement du commandant en chef de l'Armée rouge, J. Vatsetis, par S. S. Kamenev<sup>77</sup>.

Il est vrai que Lénine délégua l'essentiel de la conduite de la guerre aux commandants et commissaires qu'il avait contribué à choisir, à commencer par le commissaire à la guerre lui-même. Rarement son activité interféra avec celle des commandants.

C'est en novembre 1917, alors que Kerenski avait de rejoindre les armées restées fidèles au Gouvernement provisoire pour marcher sur Pétrograd, et que celles-ci avaient pris Gatchina et menaçaient Tsarkoïé-Sélo, à 25 km de la capitale, que l'on vit le plus souvent Lénine "descendre" au niveau tactique, provoquant un incident avec Nicolaï Podvoïski, organisateur de la garde rouge et premier Commissaire du peuple à la Défense.<sup>78</sup>

Plusieurs témoignages, différents mais concordant, rapportent la manière dont Lénine envisagea l'utilisation de la flotte comme appui feu sur le front de Tsarkoïé-Sélo.

L. Vakhraméev, délégué de la flotte de la Baltique, avait été appelé par Lénine à la Direction du commandement de l'arrondissement militaire de Pétrograd : « *La carte de Pétrograd et de ses environs était étalée sur une grande table. On discutait le plan de destruction des bandes de Kérénski. Vladimir Ilitch me demanda ce que, en plus de ses détachements, la flotte pouvait donner pour venir en aide aux unités de terre. Quand j'eus pris connaissance de la disposition des forces ennemis, j'expliquai que la flotte pouvait bombarder les bandes de Kerenski embusquées à Tsarkoïé-Sélo. On pouvait procéder au bombardement des deux côtés, avec des pièces de marine à longues portée ; pour cela il fallait amener dans le canal Moskoï le croiseur Oleg qui pourrait bombarder toute la région de Tsarkoïé-Sélo au nord-ouest, avec ses canons de 130 mm. En outre, deux ou trois torpilleurs du type Novik pouvaient remonter la Néva, à la hauteur du village de Rybatskoïé et bombarder Tsarkoïé-Sélo de l'est, avec ses canons de 100 mm. Aucune unité ne résisterait à un pareil bombardement.*

*Le camarade Lénine s'intéressa vivement à cette proposition. Il me demanda des détails, vérifia minutieusement la possibilité d'exécuter l'opération proposée, et, après s'être convaincu de son caractère réel et rationnel, il m'ordonna d'entreprendre immédiatement son exécution et de l'informer régulièrement sur la marche des travaux. »*<sup>79</sup>

Mais Lénine prit (au moins) un second avis, celui d'un autre bolchevique de la flotte, F. Raslkolnikov, qui livre un récit presque identique : discussion serrée autour de la cartes, étude de la profondeur des chenaux, de l'effet des marées, des plans de tir etc.<sup>80</sup>

Le troisième récit est celui de N. Izmaïlov, vice-président du Comité central de la flotte de la Baltique, qui rapporte sa conversation télégraphique avec Lénine, celui-ci lui demandant combien de vaisseaux il pouvait faire appareiller et dans quel délais, s'ils étaient muni de vivres et équipés de télégraphie sans fil, etc.<sup>81</sup> La manœuvre se fit, la flotte s'embossa à quelques encablures de Tsarkoïé-Sélo, et des observateurs furent placé sur les hauteurs de Poulkovo pour diriger le tir, mais la retraite soudaine des troupes de Kérénsky rendit ce déploiement inutile.

---

<sup>77</sup> C'étaient tous les deux d'anciens colonels tsaristes. Kamenev rapporta lui-même avoir été rabroué par Lénine le jour ou il s'était aventuré à lui faire remarquer la beauté de la manoeuvre projetée. Lénine lui dit sèchement que son travail consistait à battre l'ennemi, qu'il le fit artistiquement ou non ne présentant aucun intérêt..

<sup>78</sup> Ainsi lorsque Lénine ordonna aux ouvriers de l'usine Poutilov de blinder et d'armer des trains et de les amener au front. Cependant, tempère Podvoïski, « *Il est vrai que ces ordres ne concernaient ni les opérations, ni les unités militaires, mais seulement la mobilisation de "tout et tous" pour la défense. Mais ce parallélisme du travail n'énervait terriblement.* » Nicolai Podvoïski ; Les journées d'Octobre, in *Lénine tel qu'il fut : Souvenirs de contemporains*, tome 1, op. cit., page 751.

<sup>79</sup> L. Vakhraméev : *Dans les premiers jours d'Octobre*, in *Lénine tel qu'il fut : Souvenirs de contemporains*, tome 1, op. cit., pages 748.

<sup>80</sup> F. Raslkolnikov : *La Révolution d'Octobre*, in *Lénine en Octobre 1917*, Bureau d'Éditions, Paris, 1934, page 33.

<sup>81</sup> N. Izmaïlov : *Le Comité central de la flotte de la Baltique (Centrobalte) aux jours de l'insurrection*, in *L'insurrection armée d'Octobre à Pétrograd : Souvenirs des révolutionnaires*, Éditions en langues étrangères, Moscou, 1958, pages 397-402. Son récit diverge des précédents en ce qu'il n'aurait pas été du croiseur *Oleg* mais du cuirassé *Respoublika* (ci-devant *Empereur Paul 1<sup>er</sup>*) – ce n'est qu'en raison du tirant d'eau trop important de celui-ci que le croiseur *Oleg* aurait finalement été choisi

Il est difficile de juger de la pertinence militaire des décisions de Lénine<sup>82</sup>. Le témoignage de Trotski sur ce point est souvent suspects, qui a la faiblesse de monter en épingle des prétendus "erreurs de jugements militaires" de Lénine pour se donner le beau rôle.

L'activité militaire de Lénine consiste pour l'essentiel à rassembler des moyens, galvaniser les énergies, envoyer les bonnes personnes aux bons endroits, et passer un savon à qui de droit. Un bon exemple en est le télégramme à Goussev<sup>83</sup> du 16 septembre 1919 : « *En réalité, c'est l'immobilisme qui règne chez nous, et presque l'effondrement. Sur le front de Sibérie, on a placé une sorte de fripouille, Olderogge, et ce froussard de Posern, et on "s'est calmé" ; c'est véritablement infâme ! Et nous commençons à nous faire battre ! Nous en rendrons responsable le Conseil de Guerre Révolutionnaire de la République s'il n'agit pas énergiquement ! C'est une honte de laisser la victoire échapper de nos mains.*

*Immobilisme avec Marmontov. Apparemment un retard après l'autre. Retard des troupes se rendant au Nord, à Voronej. Retard dans l'acheminement de la 21e division vers le Sud. Retard pour la livraison des fusils-mitrailleurs. Retard dans le Service de Renseignements. (...) Le résultat, c'est l'immobilisme, tant avec Marmontov qu'avec Selivatchov (au lieu des victoires attendues de jour en jour, comme on les promettait dans les dessins enfantins – vous souvenez-vous, vous m'aviez montré ces dessins et j'avais dit : "On a oublié l'adversaire !" <sup>84</sup>). Si Selivatchov s'échappe ou si son chef de division trahit, le Conseil de Guerre Révolutionnaire de la République en sera la cause, car il dormait et rassurait tout le monde, mais n'a pas fait le nécessaire. Il faut envoyer dans le Sud les meilleurs commissaires, les plus énergiques et pas des bonnets de nuit.*

*Nous nous mettons en retard pour la formation des divisions. Nous laissons passer l'automne, mais, pendant ce temps là, Denikine triplera ses forces il recevra des tanks, etc., etc. Cela ne peut pas continuer ainsi. Il faut se débarrasser de cette façon somnolente de travailler et passer à une allure vivante. » <sup>85</sup>*

Dans un passage également recopié par Lénine, Clausewitz écrit que « *là où se rencontreront cette énergie et cette force morale unies à une sage modération dans les résultats recherchés, là on verra généralement se produire cette alternative de brillants combats et d'opportune circonspection que l'on admire avec tant de raison dans les campagnes du grand Frédéric.* »<sup>86</sup> C'est de cet équilibre de qualités dont Lénine fait alors preuve : l'audace lors du déclenchement de l'insurrection d'octobre, la prudence lors des négociations de paix de Brest Litovsk. Et si l'on voit Lénine pousser les commandants et les commissaires à faire preuve d'initiative, d'audace et de combativité, il ne les pousse jamais à l'imprudence – tant il est vrai que la témérité comme l'inertie sont les manifestations jumelles de ce manque de sérieux qu'il exécrait. La preuve en est ce télégramme envoyé à Trotski le 3 juin 1920 à propos d'un plan d'offensive : « *C'est manifestement une utopie. Cela ne coûtera-t-il pas trop de victimes ? Nous conduirons d'innombrables soldats à la mort. Il faut réfléchir dix fois et évaluer ; je propose la réponse suivante à Staline : « Votre proposition sur l'attaque de la Crimée est si grave qu'il nous faut disposer de plus amples informations et réfléchir très sérieusement. Attendez notre réponse. Lénine : Trotsky : » <sup>87</sup>*

---

<sup>82</sup> Les publications soviétiques les présentent toutes, naturellement, comme judicieuses, voire décisive, ainsi quand Kedrov, qui commandait sur le front d'Arkhangelsk, commente l'envoi, sur ordre direct et personnel de Lénine, d'une batterie d'artillerie lourde à Kotlas. Cf. M. Kedrov : *Guide de l'Armée rouge*, in *Lénine et les forces armées de l'URSS*, supplément au n°12 (décembre) 1979 de la *Revue Militaire Soviétique*, page 4.

<sup>83</sup> Sergei Ivanivitch Goussev (1874-1933). A participé aux révolutions de 1905 et 1917, membre du Comité militaire de Petrograd en 1917 puis du Conseil de Guerre Révolutionnaire de la République. C'était un des principaux dirigeants politiques de l'Armée rouge.

<sup>84</sup> Ironie au fond typiquement clausewitzien.

<sup>85</sup> Lénine : *Télégrammes 1918-20*, éditions Alain Moreau, Paris, 1971, pages 101-102 (ce télégramme ne figure pas dans les *Œuvres complètes*).

<sup>86</sup> *De la guerre*, op. cit., page 340, *Notes de Lénine sur Clausewitz*, op. cit., page 142.

<sup>87</sup> Lénine : *Télégrammes 1918-20*, op. cit., page 137 (ce télégramme figure sous une traduction différente dans le tome 44 des *Œuvres complètes*, Paris-Moscou, 1970, pages 386-387).

#### 4.4. L'attaque et la défense

Clausewitz remarque, dans des passages amplement annotés par Lénine, qu'il est plus facile de conserver que de prendre, que la défensive est la forme la plus forte de la guerre. Si l'offensive, en plus d'avoir une fin positive (la conquête d'une province par exemple), était en soi supérieure à la défensive, aucun belligérant n'adopterait la défensive. Qui poursuit une fin positive ne peut faire l'économie de l'offensive et doit donc se donner des moyens supérieurs à ceux de l'ennemi pour compenser la supériorité inhérente à la défensive. Quand on est inférieur à l'ennemi, et ce choix la défensive permet en lui-même de combler, en partie ou totalement, cette infériorité.

Le défenseur profite de tous les événements imprévus, du temps, de l'usure de l'ennemi. L'attaquant a certes l'avantage de la surprise globale (ainsi du choix du moment de la guerre), mais le défenseur peut bénéficier de la surprise au niveau tactique. Le défenseur a l'avantage du terrain : il le connaît, s'y est installé, en occupe les forteresses et les points les plus avantageux, il peut adopter une position enveloppée qui lui permet de jouer les lignes intérieures, etc. La position du défenseur s'use moins vite que celle de l'attaquant, le défenseur bénéficie de l'aide de la population, il bénéficie des sympathies et des avantages moraux qui résultent de son statut d'agressé.

Certains avantages intrinsèques de la défense opèrent avant même que le défenseur se retire dans la profondeur de son territoire, mais ils augmentent à raison de la profondeur du repli. Comme ce repli est coûteux (puisqu'il implique un abandon de territoire), il ne doit être choisi que lorsque le déséquilibre initial des forces est tel qu'il est besoin de tous les avantages de la défense pour y pallier. Le défenseur, selon l'importance de ce déséquilibre, peut choisir d'affronter l'ennemi lorsque celui-ci passe la frontière. S'il n'est pas assez fort pour cela, il peut choisir d'attendre encore et d'affronter l'attaquant lorsque celui-ci a pénétré son territoire jusqu'au point d'arriver à la position choisie pour mener la bataille à son avantage (sur une ligne de fleuve par exemple). Il peut également, s'il s'estime encore trop faible, attendre que l'ennemi l'attaque sur cette position. Si le déséquilibre est encore trop fort que pour permettre ce choix, le défenseur peut prolonger sa position d'attente jusqu'à ce que l'offensive ennemie atteigne son point culminant. Défense ne signifie passivité : le défenseur, gardant l'initiative, peut en retraçant multiplier les combats, déclencher la guérilla sur les arrières ennemis, etc.

En 1918, Lénine va appliquer cette doctrine point par point. Il avait été un farouche adversaire de la « guerre révolutionnaire » contre l'Allemagne en 1918. Mais son opposition, minoritaire dans le parti : La moitié des bolcheviques voulaient la guerre, un quart la paix, un quart le « ni guerre ni paix » préconisé par Trotski. Celui-ci imposa sa ligne aux pourparlers, provoquant leur rupture et une nouvelle offensive allemande désastreuse pour la Russie soviétique. Le 3 mars 1918, celle-ci dû signer le Traité de Brest-Litovsk par lequel l'Allemagne s'emparait de la Pologne et des états baltes et imposait l'indépendance de l'Ukraine, de la Finlande, et des trois républiques transcaucasiennes. La création de l'Armée rouge le 15 janvier 1918 avait bien permis de premières victoires sur les armées blanches dans l'Oural, sur le Don, le Donetz, le Kouban et en Crimée, mais en mai 1918 (à l'appel des nationalistes bourgeois menacés par le développement des mouvements révolutionnaires ukrainien et finlandais), les armées allemande et autrichienne pénétraient irrésistiblement en Ukraine et en Finlande. : *« Devenus les représentants de la classe dominante qui a commencé à organiser le socialisme, nous exigeons de tous une attitude sérieuse envers la défense du pays. Et cette attitude sérieuse consiste à se préparer activement à la défense du pays et à tenir rigoureusement compte du rapport des forces. S'il est évident que nos forces sont insuffisantes, la retraite au cœur du pays est le principal moyen de défense (celui qui voudrait ne voir là qu'une formule de circonstance, forgée pour les besoins de la cause, peut lire chez le*

vieux Clausewitz, l'un des grands écrivains militaires, le bilan des enseignements de l'histoire qu'il dégage à ce propos). (...) Notre devoir devient de mesurer avec la plus grande prudence nos forces, d'examiner minutieusement les possibilités de recevoir à temps du renfort de notre allié (le prolétariat international). L'intérêt du capital est de battre son ennemi (le prolétariat révolutionnaire) par parties, tant que les pays ne se sont pas encore unis (dans l'action, c'est-à-dire en commençant la révolution). Notre intérêt à nous est de faire tout notre possible, d'utiliser toutes les chances, aussi minimes soient-elles, pour différer la bataille décisive jusqu'au moment (ou "jusqu'après" le moment) où se produira cette fusion des détachements révolutionnaires au sein de la grande et indivisible armée internationale. »<sup>88</sup>

Lénine écrit donc ces lignes au moment où le rapport de forces est largement en défaveur du pouvoir soviétique : les armées allemande et (dans une moindre mesure) austro-hongroise sont nettement plus fortes, mieux armées, plus aguerries et mieux encadrées que la jeune Armée rouge. La guerre révolutionnaire contre l'Allemagne avait été du pur volontarisme, ce que son premier partisan, Boukharine, reconnaîtra dix ans plus tard<sup>89</sup>.

En appliquant le principe de la retraite au cœur du territoire, Lénine a opté pour la forme supérieure de la défensive. Cette défensive permettra à la révolution de développer ses forces (l'Armée rouge est en pleine formation), que l'Armée rouge pourra jouer les lignes intérieures (on pourra envoyer les unités du nord au sud, de l'est à l'ouest selon les besoins et les priorités, et ainsi obtenir tour à tour la supériorité voulue pour remporter une bataille décisive), que les forces allemandes s'éloignent de leurs bases de ravitaillement et qu'elles s'exposent de plus en plus à l'intense activité des partisans rouges d'Ukraine, — et que les thèses pacifistes et révolutionnaires se propagent en Allemagne et dans l'armée allemande. Lénine compte essentiellement sur ce dernier facteur. En janvier 1918 des grèves politiques révolutionnaires, avec création de soviets ouvriers, avaient déjà éclaté à Berlin, Vienne, Hambourg, Kiel, Düsseldorf, Leipzig, Essling et ailleurs, mais ce n'est qu'en novembre que la vague révolutionnaire embrase l'Allemagne : plus de 10.000 soviets d'ouvriers et de soldats s'y constituent et se rendent maître de Berlin. La révolution sera écrasée mais ses effets, conjugués à ceux de l'armistice, entraîneront le retrait des troupes allemandes d'Ukraine et de Crimée.

#### 4.5. Une "militarisation" du marxisme?

Le procès de "militarisation" du marxisme par Lénine connaît deux réquisitoires.

1° Celui qui l'affirme inné, consubstantiel, comme chez Anibal Romero : « Pour Clausewitz, la politique n'exige pas nécessairement la guerre; pour Lénine, la politique, c'est la lutte des classes, l'État n'est qu'un instrument d'oppression, et le triomphe du prolétariat - qui ne peut venir que d'un acte de force, la violence extrême devant conduire à l'élimination de l'État et finalement à la disparition de la politique elle-même. »<sup>90</sup>

2° Celui qui l'affirme acquis, historique, comme chez Jacob Kipp pour qui la "militarisation" du marxisme chez Lénine est une tendance, déclenchée par la guerre mondiale, la lecture de Clausewitz et la révolution d'Octobre, et trouvant son aboutissant en 1922-23: « Lénine a accompli un cercle complet. La guerre et la politique se sont substituée l'une l'autre comme objet et sujet. Ici la politique est devenue la continuation de la guerre par

<sup>88</sup> Lénine : *Sur l'infantilisme "de gauche" et les idées petites-bourgeoises*, op. cit. , pages 700-701.

<sup>89</sup> « Les fardeaux externes, les très grandes difficultés à l'intérieur, tout cela, nous semblait-il, devait être tranché par le sabre de la guerre révolutionnaire ». Cité par Christian Salmon in *Le rêve mathématique de Nicolaï Boukharine*, Le Sycomore, collection Contradictions, Paris, 1980, page 116.

<sup>90</sup> Anibal Romero: *Lenín y la militarización del marxismo*, Universidad Simón Bolívar, Caracas 1983, (page 4 du .pdf disponible sur le site d'Anibal Romero, traduction maison). Pour Romero cette "militarisation" procède du rejet de la "voie pacifique" comme réformiste et concerne donc aussi Mao Zedong voire, dans la mesure où il utilise la catégorie de la guerre, Gramsci (idem, page 40). Dans un autre document, il y ajoute Staline (Anibal Romero: *Aproximación a la Política*, Universidad Simón Bolívar, Instituto de Altos Estudios de América Latina, Caracas, 1990, même site, autre pdf, page 84).

d'autres moyens. La NEP a été un dispositif tactique pour rétablir l'économie nationale et regagner le soutien de la paysannerie face aux soulèvements armés de Kronstadt et de la région Tambov. »<sup>91</sup>

Kipp fait erreur en général et sur le calendrier en particulier, car la position de Lénine se "démilitarise" clairement à la fin de la guerre civile, comme en témoigne son rapport au XI<sup>e</sup> congrès du parti communiste (1922) : « Au stade précédent de notre révolution, alors que toute l'attention et toutes les forces étaient surtout attirées ou presque entièrement absorbées par la lutte contre l'envahisseur, nous ne pouvions nous occuper sérieusement de cette alliance [avec l'économie paysanne], nous avions autre chose à faire. Nous pouvions et nous devions jusqu'à un certain point négliger cette alliance, puisqu'une autre tâche, d'une urgence absolue, s'imposait directement à nous: écartier le danger d'être immédiatement étranglés par les forces gigantesques de l'impérialisme mondial. (...) Bâtir la société communiste par les mains des communistes est une idée puérile s'il en fut. Les communistes sont une goutte dans l'océan, une goutte dans l'océan populaire. (...) Mettre l'exploiteur hors d'état de nuire (...), nous avons appris à le faire pour l'essentiel. Il faut ici exercer une certaine pression, mais c'est facile. La deuxième partie de la victoire - pour bâtir le communisme par des mains non communistes, pour savoir faire pratiquement ce qu'on est tenu de faire, sur le plan économique -, consiste à trouver le contact avec l'économie paysanne, à satisfaire le paysan. »<sup>92</sup>

La guerre civile contre la bourgeoisie, pour la conquête du pouvoir d'État, est consubstantielle au léninisme, mais pas plus que le ralliement au prolétariat de la petite et moyenne paysannerie et de l'intelligentsia. Les ouvertures à ces classes et groupes sociaux sont tout autant politiques que les hostilités contre les hobereaux et les capitalistes. La paix avec les uns, la guerre avec les autres forment une politique générale, ils font également part du projet léniniste<sup>93</sup>.

La bataille de Kronstadt et l'écrasement du soulèvement de Tambov ou de la Makhnovchtchina ont un caractère différent de la guerre contre les armées blanches et interventionnistes. Pour Lénine, dont la principale référence était la Commune de Paris, une guerre contre les forces des classes dominantes de l'ancien régime, contre des Versaillais, devait advenir.

Rien de tel avec Kronstadt, Tambov ou la Makhnovchtchina, qui sont des guerres "imposées" aux bolcheviques, dans le sens où, pour ainsi dire, elles n'étaient pas au programme. Bien entendu, les décisions des commissaires ont été déterminantes dans la genèse de ces conflits, et particulièrement la conscription et la *prodrazverstka*, la réquisition des excédents agricoles pour nourrir les villes, mais les bolcheviques pouvaient espérer ne pas avoir de pareilles guerres à mener. Si l'on excepte les agents de la contre-révolution qui ont jeté de l'huile sur le feu, les ennemis des bolcheviques à Kronstadt, à Tambov et en Ukraine étaient des groupes sociaux, à commencer par les paysans moyens<sup>94</sup>, avec lesquels Lénine espérait l'alliance. Les insurgés se sont positionnés en ennemis du pouvoir soviétique parce qu'ils le percevaient, eux, comme force antagonique, et dès le moment où ils ont pris les armes, ils ont été traités en ennemis, mais la sévérité avec laquelle ils ont été réprimés<sup>95</sup> ne découle pas d'une politique générale antagonique.

Pour l'insurgé fusillé par une Tchéka, le distinguo est moyennement consolant, mais il

<sup>91</sup> Jacob W. Kipp : *Lenin and Clausewitz: The Militarization of Marxism, 1914-1921*. revue *Military Affairs*, octobre 1985, page 189, traduction maison, article disponible sur le net.

<sup>92</sup> Lénine : *Rapport politique du Comité Central du P.C.(b)R. au XI<sup>e</sup> Congrès du P.C. (b)R.*, le 27 mars 1922., in *Œuvres Complètes*, tome 33, Paris-Moscou, 1963, pages 271-296.

<sup>93</sup> On pourrait objecter que l'ouverture de Lénine vers les paysans et l'intelligentsia est dictée par des impératifs stratégiques (le prolétariat ayant besoin d'alliés dans la guerre civile), mais cet intérêt va bien au-delà. Lénine cultive l'alliance de la paysannerie et de l'intelligentsia dans la perspective de la construction pacifique de la société nouvelle. Quand Lénine s'emploie à mettre l'intelligentsia au service d'une révolution culturelle, et à aider toutes les forces culturelles émergentes des masses, il ne le fait pas pour que l'Armée rouge ait des recrues plus instruites. C'est un des moyens qu'il juge nécessaire à l'édification socialiste.

<sup>94</sup> Selon les catégories en usage : les paysans assez aisés pour vivre de leur terre et de leur bétail, mais pas assez pour employer de la main d'œuvre salariée.

<sup>95</sup> Des armes chimiques ont été massivement utilisées contre les insurgés de Tambov.

est crucial pour la question théorique du rapport léniniste à la guerre. Alors que l'opposition à l'autocratie, aux grands propriétaires et aux capitalistes était jugée inconciliable, le pouvoir bolchevique prit des mesures pour ménager les intérêts de classe de la paysannerie moyenne : peu après l'écrasement de la révolte de Tambov le Conseil des commissaires remplaça la *prodrazverstka* par la *prodnaolog*, un impôt fixe payable en nature (en grain) beaucoup plus acceptable par les paysans. Alors, même si Lénine recommandait la lecture de Clausewitz au cadres du parti parce que la tactique politique et militaire étaient des domaines voisins<sup>96</sup>, même si la rhétorique reste guerrière<sup>97</sup>, en 1922, contrairement à la thèse de Kipp, la politique léniniste en Russie perd les caractères de la belligérance<sup>98</sup>.

Réduire la politique léniniste à la guerre, c'est donc non seulement disqualifier tout ce qui vient avant la guerre (l'organisation et la conscientisation de la classe ouvrière au niveau national et international, l'organisation et l'unification des révolutionnaires autour d'un projet stratégique, le rapprochement des classes et groupes sociaux ayant un intérêt objectif au changement révolutionnaire, etc.) mais aussi tout ce qui vient après elle (l'organisation du nouveau pouvoir, le développement de nouveaux rapports sociaux, la réorganisation de la production et de l'aménagement du territoire, la révolution culturelle, etc.). Et si les objectifs de la politique pré-révolutionnaire doivent effectivement permettre de mener et gagner la guerre révolutionnaire, ils doivent aussi permettre de gagner la paix.

Selon Clausewitz, « on doit toujours considérer qu'avec la paix, la fin est atteinte, et l'affaire de la guerre terminée »<sup>99</sup>, et c'est bien ainsi que Lénine l'entend : une fois l'ennemi de classe (réactionnaires russes et interventionnistes impérialistes) battu, la politique, c'est la construction pacifique du socialisme. Cette construction est aussi une lutte : lutte pour la production, pour la culture, pour l'amélioration des rapports sociaux et de la conscience sociale, lutte contre la paresse, la négligence, l'égoïsme, la routine et la bureaucratie et ce que Lénine désignait comme "oblomovisme". Mais ces luttes ne sont en rien des guerres. C'est bien la paix (qui prend ici la forme de la construction du socialisme) qui est, conformément aux conceptions clausewitziennes, la vérité de la guerre léniniste.

Il n'en va différemment qu'en politique étrangère. Au VIII<sup>e</sup> Congrès du Parti bolchevique. Parlant des offres de paix que Lloyd Georges et Woodrow Wilson venaient de faire au Kremlin, Lénine pria les sténographes de poser leur crayon pour qu'il pût dire, sans crainte d'indiscrétion, ce qu'il en pensait. Pour Lénine, ces offres étaient dictées par l'échec de l'intervention militaire en Russie et par l'effervescence révolutionnaire en Europe et non par le désir de trouver un *modus vivendi* avec les bolcheviques<sup>100</sup>. Pour Lénine, la contradiction avec les États bourgeois est antagonique ; l'acharnement des interventionnistes a montré toute leur hostilité envers le premier État socialiste. Si l'épuisement, les contradictions internes (mutineries, grèves, etc.) et l'effondrement des

---

<sup>96</sup> C'est W. Sorine qui, dans son article *Marxisme, tactique, Lénine*, paru dans le n° 1 de la *Pravda* de l'année 1928, avait cité une remarque de Lénine qu'il avait entendue : « *La tactique politique et la tactique militaire représentent quelque chose que l'on appelle en allemand 'Grenzgebiet' [un domaine frontière], et les militants du parti étudieraient avec beaucoup de profit les travaux du grand théoricien de guerre allemand Clausewitz.* »

<sup>97</sup> Lénine compare par exemple, dans le rapport déjà cité, le régime économique de la NEP à une retraite : « *La retraite s'est effectuée, d'une façon générale, en assez bon ordre, bien que des voix paniques, au nombre desquelles figurait l'"opposition ouvrière" (...) aient provoqué chez nous des défections partielles, des violations de la discipline et des principes d'une retraite régulière. La chose la plus dangereuse pendant la retraite, c'est la panique. Si toute l'armée (je parle ici au sens figuré) se replie, le moral ne saurait être celui qui règne quand tous marchent de l'avant.* » (page 285).

<sup>98</sup> Elle la retrouvera en partie avec la relance de la lutte des classes dans les campagnes suite à la crise céréalière 1928, qui entraîna l'escalade de la grève des emblavures et de la collectivisation forcée.

<sup>99</sup> *De la guerre*, op. cit., page 56.

<sup>100</sup> Cf. Marcel Body : *Les groupes communistes français de Russie 1918-1921*. In *Contributions à l'histoire du Comintern*, (sous la direction de Jacques Freymond), Publication de l'Institut Universitaire de Hautes Études Internationales n°45, Librairie Droz, Genève, 1965, page 51.

Blancs les ont fait renoncer à l'intervention, ils n'ont pas mis fin à l'hostilité. La paix, les traités internationaux, ne sont dès lors qu'une guerre différée. Peu importe ici que l'outil de la guerre révolutionnaire soit le prolétariat indigène insurgé ou l'Armée rouge: la politique internationale léniniste est une politique de guerre tempérée par la conviction que les contradictions internes de l'ennemi joueront le plus grand rôle dans sa défaite. Lénine ne croyait pas possible l'instauration de rapports normaux entre la Russie soviétique et les États capitalistes, il était de ceux qui, comme Wynn Catlin, conçoivent la diplomatie comme l'art de dire "gentil toutou" en cherchant de l'œil une bonne pierre...

Je vous remercie de votre attention.